

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

(SUITE.)

VII

LES CAPTIFS.

Les Iroquois s'étaient emparés des chevaux dont la fatale panique les avait, la veille, mis sur la trace des voyageurs. Nélida, le missionnaire et Ulémas furent placés sur des montures et la caravane se mit silencieusement en route, sous la direction d'Alléwémi, plus farouche, plus sombre, plus sinistre que jamais. On prit la direction opposée à Québec et on s'enfonça vers le nord, au milieu de bois d'une étendue sans limite. Dès ce moment, les heures se succédèrent au milieu de ces immenses forêts, sans que rien pût faire pressentir la fin d'un voyage plein de périls, de fatigue, de désespoir, car chaque pas éloignait les prisonniers de ceux qui auraient pu leur prêter secours. Une sombre inquiétude rongea l'âme de Nélida. Elle sentait toute l'horreur de sa position. L'idée de la promesse qu'elle avait faite au chef Iroquois pour sauver son frère, lui étant revenue en mémoire, elle en comprit seulement alors toute l'étendue, refusa de croire aux appréhensions qu'elle ressentait sur ce qu'Alléwémi pouvait exiger d'elle, et, malgré tous ses

efforts, sentit d'incroyables angoisses torturer son sein. Dans ce moment, elle désirait être morte, car la vie lui faisait horreur.

Depuis qu'Ulémas avait reconnu sa sœur dans cette belle jeune fille, vers laquelle il s'était senti porté tout d'abord, son cœur était en fête. Que lui importait-il de mourir, puisqu'il pouvait être aimé d'elle, puisqu'il était certain qu'elle l'aimerait jusqu'à son dernier souffle ?

Il pensait avec ravissement à la rencontre mystérieuse qui l'avait conduit sur les traces de la blonde jeune fille, et il remerciait le grand Esprit de cette faveur. Seulement il fallait l'arracher aux mains du meurtrier de son père et la vengeance, qui fait bouillonner de si terribles haines les poitrines des sauvages, activant ses résolutions, il cherchait le moyen de la délivrer en vengant son père.

Absorbés par leurs émotions naturelles, ni l'un ni l'autre n'avaient pensé au seul moyen qui pût leur venir en aide ; mais le père Mesnard ne l'avait pas oublié, lui. Tous trois se trouvant séparés les uns des autres, il étendait de temps à autre la main pour briser les branches des buissons ou des arbres ; mais la vigilance des Indiens rendait difficile et dangereuse cette mesure de précaution. Surpris dans ces tentatives, il était souvent obligé de donner au mouvement de son bras un motif apparent qui ne lui réussissait pas toujours. Une fois étant parvenu à briser la tige d'un arbrisseau, un des conducteurs ravagea aussitôt toutes les autres branches, de manière à faire croire qu'elles avaient été froissées par un animal sauvage, puis, courant vers le père, il porta la main à son tomahawk d'une façon si expressive que le missionnaire en fut épouvanté et dut renoncer à laisser des traces de leur passage.

Ils étaient ainsi privés du seul moyen qu'ils eussent de guider leurs libérateurs, car, comme ils suivaient des sentiers déjà empreints de traces de pieds de chevaux, celles des leurs ne pouvaient donner d'indication positive. Cela devint plus difficile encore lorsqu'on parvint à rencontrer des cours d'eau qu'on remonta en suivant le lit du courant.

Quant au féroce Alléwémi, il marchait toujours en avant, sans remuer les lèvres, sans même regarder ses compagnons, absorbé dans ses monstreuses pensées. Toutes les passions d'un monstre cruel et implacable semblaient se refléter sur son visage. N'ayant pour guide que le soleil et ces vagues indices qui ne sont perceptibles qu'à la sagacité des sauvages, il franchissait les vallées, remontait les ruisseaux, gravissait sur les feuilles sèches les collines onduleuses, avec la sûreté d'instinct et, pour ainsi dire, la rectitude d'un pigeon voyageur. Il n'hésitait jamais. Que la route fût visible ou perdue, praticable ou embarrassée, il marchait

toujours d'un pas également rapide, également assuré. Toutes les fois que les voyageurs fatigués détachaient leurs yeux du sol, ils le voyaient devant eux, la tête penchée en avant, savourant d'avance le plaisir des tortures qu'il allait faire endurer à ses prisonniers et les jouissances atroces dont il s'abreuverait en faisant couler des larmes.

Le soir, on arriva sur le plateau d'une colline de forme pyramidale, dont les pentes hautes et raides rendaient la défense facile et la surprise presque impossible. On permit aux chevaux de brouter les branches des arbrisseaux épars sur le sommet de la colline. Ce qui restait des provisions fut étalé à l'ombre d'un hêtre qui étendait audessus d'eux son dais de rameaux et de feuillage. Tandis que les sauvages se livraient à leur grossier repas, le missionnaire, Ulémas et Nélida étaient parvenus à se rapprocher. Nélida se sentait étonnée de se savoir un frère. Elle fit mille questions au jeune homme sur son père, sur sa mère, sur sa naissance.

Elle apprit qu'il était né deux années après son enlèvement et celui de son frère jumeau. Depuis sa naissance, il n'avait cessé d'être en butte aux embûches d'Alléwémi ; mais il était toujours parvenu à leur échapper. Il avait juré par Areskouï, le Dieu des combats, de le venger. Nélida lui raconta son histoire et la mort de sa mère. Ce récit touchant leur arracha des larmes, et, tombant dans les bras l'un de l'autre, ils pleurèrent longtemps.

Cependant le missionnaire s'étant levé, s'était rendu près d'Alléwémi, qui dédaignant le festin répugnant de ses compagnons, s'était assis à l'écart, comme s'il eût été absorbé dans de profondes pensées. Il chercha les moyens les plus propres à lui persuader de rendre Nélida à ses parents, lui faisant entrevoir de riches récompenses, en or, en vêtements, en eau-de-vie, cette liqueur de feu pour laquelle un Indien se vendrait, lui, sa femme et ses enfants. Mais Alléwémi demeura impassible et dit au prêtre d'avertir la jeune fille de venir le trouver, car il avait à lui parler. Le vieillard pensa que le sauvage voulait avoir des garanties des promesses qu'il venait de faire et vint prévenir Nélida de sa demande. Celle-ci frissonna de la tête aux pieds, frémissant à la seule idée de ce que ce misérable pouvait avoir à lui proposer. Ulémas voulut l'accompagner, jusqu'après de son bourreau ; mais, à sa vue, le puissant chef lui jetant un regard féroce, lui dit :

— Quand un Iroquois parle à des femmes, sa tribu se bouche les oreilles

Ulémas ne parut pas avoir compris et se tint immobile en face du chef redoutable. Mais Nélida, tremblant d'irriter cet être sinistre, dit à son frère :

— Vous entendez, la délicatesse vous impose l'obligation de vous retirer ; allez !

Le frère obéit à la jeune fille, la mort au cœur, et se retira assez loin pour ne pouvoir comprendre, pas assez pour la perdre de vue et ne pouvoir s'élançer à son secours au moindre geste. Quand elle le vit à distance, elle dit au sauvage :

— Que me veut le grand chef Iroquois, de la tribu de l'Aigle ?

— Ecoutez ! dit l'Iroquois, d'un ton sinistre et lugubre comme un sépulcre. J'avais vu les soleils de vingt étés fondre les neiges de vingt hivers, quand Oskouï, le puissant chef des Hurons de la tribu du Serpent, me fit prisonnier dans une bataille. J'étais fort, j'étais vaillant, j'étais beau, et les femmes pleuraient quand j'entonnais ma chanson de mort. Une d'entre elles, une belle jeune fille de race blanche qu'il avait enlevée, lui demanda ma grâce. Oskouï en devint furieux et devant elle me fit passer entre les rangs de ses guerriers qui meurtrirent mes flancs nus de cent coups de roseau. Je me sentais mourir de honte ; la mort n'était rien ; mais ce n'était pas mon corps que l'on frappait de verges, c'était mon esprit que l'on fouettait comme un chien. Cette femme vit le supplice qui m'était infligé et tenta d'apaiser son mari ; mais, devenant furieux, Oskouï l'entraîna près de moi et lui ordonna de me cracher au visage. J'ai cru qu'elle se laisserait tuer plutôt que d'y consentir ; elle ne l'osa et me cracha en pleine figure. Regarde, jeune fille, cette poitrine toute labourée de coups de piques, de couteaux ou de balles ennemis. Aucun ne m'a fait la douleur que me causa ce crachat ; je jurai de me venger de lui d'abord, d'elle ensuite !

— Ah Dieu ! c'était ma mère !

— C'était ta mère.

— Mais elle n'était pas coupable, on la forçait à t'outrager ainsi ; mon père était jaloux ; il crut qu'elle t'aimait ; il l'aurait tuée.

— Il valait mieux se laisser tuer.

— Pauvre mère !

— Comme on me conduisait tout meurtri au bûcher où je devais être brûlé à petit feu, je ne sais quoi me disait que ma dernière heure n'était pas venue. Je méditais ma vengeance. J'enlèverais ses enfants, je les ferais souiller du signe immonde du baptême des chrétiens, je tuerais le père, le fils ; la femme mourrait de chagrin ; la fille suivrait le grand chef dans son camp, subirait ses caprices au milieu des douleurs, bêcherait son champ, irait chercher son eau, ferait cuire son gibier, laverait ses vêtements, serait plus malheureuse que les plus misérables esclaves des blancs de l'Union.

Cette nuit même, tu vas en passer le temps sous ma tente, et je t'épouserai selon les rites de ma nation.

— Infâme ! s'écria Nélida indignée. Un démon seul a pu t'inspirer une telle vengeance ; mais, sache-le bien, il ne sera jamais en ton pouvoir de l'accomplir. Je saurai mourir !

— Nous allons voir, répondit l'Indien avec un affreux sourire ; retourne près des tiens. Le vieux va mourir, si tu ne consens à mes vœux.

Nélida éperdue retourna près du vieux prêtre et lui rapporta tout ce qui venait d'avoir lieu. Le missionnaire indigné répondit :

— Ma fille, vous avez juré fidélité au chevalier Louis ; vous ne vous appartenez plus ; même pour me sauver, vous ne pouvez devenir la femme d'un tel monstre. Du reste, ma pauvre enfant, tu serais trop malheureuse. La mort ne m'effraie pas, chère fille ; après la ruine de mes travaux, il ne me reste plus qu'à retourner au sein de Dieu qui me récompensera de mes bonnes intentions. Le plus tôt sera le mieux.

Pendant qu'il parlait ainsi, Nélida tenait le vieillard serré sur son sein et répandait sur ses cheveux blancs une pluie de larmes. La pauvre enfant ne pouvait se faire à l'idée de le voir mourir, sans frissonner d'horreur.

Alléwémi ayant dit quelques mots à ses féroces Iroquois, les remplit d'une joie farouche, en leur apprenant qu'il leur livrait le prêtre chrétien pour en faire l'objet de leurs féroces plaisirs.

La bande hideuse se prépara aussitôt à mettre en œuvre ces raffinements de barbarie avec lesquels ils étaient familiarisés par une pratique traditionnelle. Les uns se hâtèrent de rassembler de vieilles souches pour élever un bûcher ; les autres arrachaient des éclats de sapin, pour en percer la chair du captif.

Le missionnaire fut d'abord dépouillé de ses vêtements, et, le corps nu, les mains liées sur la poitrine, il dut traverser toute la bande des sauvages rangés sur deux lignes et tenant une longue verge de coudrier dans leurs mains. A chaque pas que faisait le malheureux, on entendait dans l'air un affreux sifflement, puis un coup éclatant comme un coup de fouet retentissait sur les flancs du vieux prêtre. Bientôt de larges lignes noires marbrèrent son corps, puis le sang jaillit et l'inonda tout entier.

A chaque coup, une convulsion atroce contractait les membres du vieillard. Des larmes involontaires jaillissaient, malgré lui, de ses yeux. Parfois un léger gémissement de douleur sortait de son sein. Des rires horribles remplissaient la bouche des sauvages, et l'ironie se mêlait à leurs tortures :

— Le vieux chrétien n'est qu'une femme revêtue du jupon de

l'esclave ; il ne sait pas rire à la mort ; il pleure, il souffre ; c'est un lâche !

Nélida avait été placée de manière à pouvoir contempler cet horrible spectacle. Quand le vieillard passa près d'elle, elle voulut détourner la vue ; mais Alléwémi présentant le poignard à sa joue la força de regarder le vieux prêtre et poussant un rire grossier : "Voilà le commencement, dit-il, juge par là de ce que sera la fin, si tu persistes dans tes refus. Pense aussi que bientôt tu traverseras ainsi, nue et fouettée, les rangs de ces hommes avides de contempler ta honte et de s'abreuver du sang d'une chrétienne."

Le prêtre leva sur cet homme affreux un regard doux et suppliant, sans proférer un seul mot de plainte ; puis, abaissant sur sa fille ce même regard inondé d'une ineffable compassion, il lui dit :

— Courage, enfant ; que l'aspect de mes douleurs ne t'effraie pas, le ciel sera la récompense de notre courage. Qui meurt martyr de la fidélité conjugale sera sauvé.

Un rugissement féroce poussé par Alléwémi fut la seule réponse qu'eurent ces paroles. Il fit un geste, et aussitôt le vieillard fut étendu à terre, tenu par cinq vigoureux sauvages, tandis que d'autres s'amuserent à lui enfoncer des éclisses de pin brûlantes sous les ongles des pieds et des mains. Supplice effroyable qui contractait, à chaque douleur, le corps du malheureux, comme s'il eût reçu une secousse électrique. Alléwémi le montrait en cet état à la jeune fille, en lui disant :

— C'est ton père ; d'un seul mot tu pourrais le sauver. Parle !

— Tue moi ! répondit-elle ; la vue du meurtrier de tous ceux que j'aimais me remplit d'horreur ; jamais la fille des victimes n'épousera leur bourreau.

Alléwémi lui jeta un regard horrible. Plus la résistance de cette pauvre enfant était grande, plus croissait sa rage inassouvie.

— Pense que si tu n'es à moi volontairement, je saurai toujours te contraindre par la force ; mais, entre-temps, le vieillard et le jeune homme seront morts dans les plus effroyables tourments.

— Tais-toi ! scélérat ! fit la jeune fille.

— J'aime mieux mourir, dit Ulémas, que vivre sur une terre souillée par ta présence.

Alléwémi jeta au fils d'Oskoui un de ces regards qui ne sauraient avoir de nom qu'au fond des gouffres infernaux ; il fit placer sur le bûcher le corps ensanglanté du missionnaire, et quand la flamme monta brillante dans les cieux, tirant son couteau à scalper, il enleva d'un tour de main la peau du crâne avec la chevelure et mit à nu la tête sanglante du malheureux vieillard. Saisissant alors une poignée de cendre brûlante, il l'appliqua sur la plaie vive ; le prêtre

poussa un léger cri, baissa sa tête dénudée et horrible à voir, tressaillit, jeta un dernier regard sur Nélida, un autre vers le ciel, puis expira. Ulémas restait glacé d'horreur ; Nélida venait de s'évanouir ; les sauvages dansaient autour du bûcher qui achevait de consumer le cadavre en poussant des clameurs infernales.

Tout à coup un guerrier brisant les branches s'élança au milieu de la clairière et pousse un cri sec et alarmé. Toutes les clameurs cessent aussitôt. On s'assemble autour du nouveau venu, les chefs les premiers, la foule un peu plus loin, et tous demeurent silencieux et dans l'attente, ne faisant pas une question, ne proférant pas une parole, de crainte de paraître curieux ou impatients. Le jeune guerrier, de son côté, attendait un interrogatoire de la part des anciens avant d'oser prendre la parole. Après une pose assez longue, Alléwémi dit enfin :

— Les chiens auraient-ils dépisté l'élan rapide ?

— Les blancs ont levé la hache de guerre contre les Iroquois ; j'ai rencontré leurs traces sur vos pas.

— Combien sont-ils ?

— J'étais seul poursuivant la proie rapide, quand j'ai reconstruit les pas des éclaireurs et je suis venu prévenir les chefs qui commanderont ce qu'il faut faire pour le salut de tous.

— C'est bien.

Le jeune homme se retira ; les anciens délibérèrent, parlant tour à tour, avec cette imagination brillante, ces vives couleurs, ces traits heureux dans leur simplicité, qui rappelle la forte et patriotique naïveté des héros d'Homère. On aurait peine à se figurer la variété des sujets que ces sauvages savent traiter dans leur conseil, l'ordre qu'ils mettent dans ces délibérations, les détails infinis dans lesquels ils entrent.

Leur narration est nette et précise, remplie d'allégories et de coloris qui ajoute à l'originalité. Jamais ces discussions ne dégénèrent en disputes personnelles ; ils écoutent avec une inaltérable patience, répondent vivement après un silence destiné à calmer le feu de l'emportement, et jamais ne s'adressent de ces invectives si communes aux Européens, encore moins de ces expressions grossières et de ces jurements familiers à ceux qui se disent les maîtres de la civilisation. Chacun se fait un ami à peu près du même âge, auquel il s'attache par des engagements indissolubles. Deux Indiens unis de cette manière doivent tout entreprendre et tout risquer, pour s'aider et se secourir mutuellement. La mort même ne doit les séparer que pour un temps, car ils espèrent être réunis dans un autre monde où jamais ils ne doivent se quitter. Après quelque temps de délibération, Alléwémi fit décréter qu'on n'attendrait pas

les Blancs pour risquer un nouveau combat, vu qu'on ignorait leur nombre et leurs intentions. Il proposa de se remettre en route immédiatement, les rayons de la lune à son lever illuminant la forêt comme un soleil.

On marcha de nouveau à travers les bois, pendant deux jours et deux nuits, ne prenant de temps à autre qu'un peu de repos après un grossier repas. Rien ne saurait peindre les souffrances de la jeune fille pendant cette longue course. Pâle, accablée, meurtrie, elle pouvait à peine se soutenir. Parfois une larme de douleur tombait de ses yeux ; mais son cœur avait au-dedans des larmes de sang. Plus on s'éloignait, plus croissait son désespoir. Qu'allait-elle devenir au milieu de ces hordes grossières, vouant à leur chef une admiration fanatique, et l'abandonnant à sa merci. Elle pensait au vieillard qu'elle avait vu mourir sur le bûcher, et son sein se soulevait d'horreur.

Elle se figurait Ulémas torturé de la même façon par les implacables ennemis de sa race, et la force d'une plus longue résistance l'abandonnait. Elle avait horreur d'Alléwémi, mais elle ne pouvait supporter l'idée d'être la cause involontaire de si cruels supplices, pour s'épargner une douleur et des opprobres qu'elle devrait toujours subir ensuite, car elle ne comptait plus sur le chevalier Louis, ni sur le vieux capitaine. Son féroce bourreau, l'horrible Alléwémi, était toujours là, rôdant autour d'elle, la glaçant d'horreur par ses regards et ses menaces, et prétendant recevoir de plein gré la main de la jeune fille qu'il ne manquerait pas d'obtenir dans la suite par la violence, si on s'obstinait à lui refuser. A ces déchirantes pensées, la malheureuse enfant pleurait à chaudes larmes, cachant son visage dans ses mains et disant tout bas :

— Louis ! ô mon chevalier Louis, tu m'as donc abandonnée ? Si tu savais combien je suis malheureuse !

Un soir, on arriva au milieu d'une clairière immense, dont la nudité ou les rares défrichements formaient un contraste frappant avec les teintes grisâtres et la sombre horreur de la forêt. Un ruisseau limpide avait rempli de ses eaux un vaste bassin, s'étendant entre deux collines, et formant un lac qui semblait moins l'œuvre de la nature que celle des hommes. Quelques centaines de huttes en terre était construites à l'une de ses extrémités. Leur toiture de roseaux, arrondie et admirablement façonnée pour résister aux intempéries de la mauvaise saison, dénotait plus de prévoyance que n'en montrent la plupart des autres peuplades indigènes.

Dès que les habitants furent avertis du retour du Soleil, comme ils appellent les chefs de leurs petites républiques, ils accoururent à eux en poussant de grands cris. En un instant, toute la peuplade

fut sur la clairière qui entourait le village. Ils demeurèrent d'abord silencieux, écoutèrent les paroles des chefs, s'assurèrent que tous ceux qui étaient partis pour l'expédition revenaient sains et saufs, puis, s'abandonnant enfin à une joie sauvage, poussèrent des clameurs bruyantes. Bientôt leurs regards tombèrent sur les deux captifs et leurs cris firent place à l'étonnement. Elle était si belle, elle paraissait si douce, la douleur semblait l'accabler si fort ! Le premier mouvement de cette foule fut celui d'une immense compassion pour elle, tandis qu'Ulémas, par sa mine fière, hautaine, méprisante, excitait l'admiration. Tous deux furent conduits dans une grande cabane, où on leur jeta de la mousse pour se faire une couche, et un peu de nourriture pour réparer leurs forces. Comme ils avaient été jusqu'alors séparés l'un de l'autre, dans leur misère même, ils furent heureux de se retrouver ensemble. Ils s'efforçaient l'un l'autre de se raffermir contre l'adversité.

— Non, disait Ulémas, le guerrier blanc ne t'a pas abandonnée ; et moi j'espère pouvoir te sauver encore.

— Comment ?

— Je l'ignore ; mais tant que je vivrai je veux espérer.

— Ah ! comme il l'aurait aimé !

— J'en aurais fait mon frère d'armes et je lui serais resté fidèle jusqu'à la mort.

Tous deux étaient nuit et jour étroitement gardés. Parfois Alléwémi venait au milieu d'eux. Alors les regards d'Ulémas brillaient d'un feu sombre ; le mépris avait sur ses lèvres l'héroïsme qui brave le danger. Nélida, au contraire, pâle, frémissante, mais indignée, détournait la tête et pleurait. L'aspect de ces deux jeunes gens si beaux, si souffrants, qui méprisaient sa férocité, exaspérait Alléwémi. Plus il désirait l'épouser, plus elle éprouvait pour lui de dégoût et d'horreur. Cependant il trouvait dans ce désir même le plus horrible châtiment à tous ses crimes. Il se reprochait maintenant ces atroces vengeances qui avaient mis entre lui et cette incomparable créature un abîme d'aversion infranchissable.

Il en rugissait de rage, il s'abhorrait lui-même, il se maudissait. Il tenta d'essayer de la bonté pour la fléchir, et, quoiqu'il fit tous les jours surveiller étroitement le frère et la sœur, il leur accorda une certaine liberté, leur permettant de sortir ensemble de leur prison et de faire une promenade sur la clairière qu'il avait soin de faire entourer de guerriers agiles et vigoureux, de crainte qu'ils ne lui échappassent.

Souvent on les voyait alors traverser ensemble le village des sauvages. Les matrones étaient sur leurs portes fabriquant des nattes ou polissant les armes des guerriers. De petits enfants se

roulaient autour d'elles sur leurs pieds et sur leur mains. D'autres un peu plus grands, couraient, sans autre guide que leur caprice, dans l'eau, dans les bois, dans la boue, dans la neige. C'est ainsi qu'ils acquéraient cette vigueur et cette souplesse qui étonnent les Européens. En été, dès la pointe du jour, on les voit courir se baigner comme les animaux dont l'eau est l'élément. Ils passent une partie du jour à jouer dans les lacs et les rivières. On leur met l'arc au bras et la flèche à la main, et l'émulation, plus sûre que tous les maîtres, leur fait acquérir une habileté surprenante à se servir de ces armes. Il n'en a pas coûté davantage aux chasseurs canadiens, pour s'accoutumer à l'usage du fusil et devenir les meilleurs tireurs du continent.

L'éducation de la jeunesse consiste à lui inculquer certains principes d'honneur qui se trouvent établis dans chaque nation et qu'on exalte par le récit de la gloire et des exploits des ancêtres. Les jeunes gens écoutent avec enthousiasme ces hauts faits qui rendent, parmi eux, certains noms immortels et n'attendent que l'occasion d'imiter ce qu'ils admirent. Pour les corriger de leurs défauts, on emploie les exhortations, jamais les châtimens. La trahison, la lâcheté, le manque de foi à la parole jurée, sont immédiatement expiés par le dernier supplice. Une mère qui voit tenir une mauvaise conduite à sa fille se met à pleurer en lui disant : " Tu me déshonores, " et ces reproches restent rarement sans effet. La plus sévère punition que les Indiens emploient, à l'égard de leurs enfants, est de leur jeter un peu d'eau au visage, car l'usage leur a rendu ce châtiment fort sensible.

Les Iroquois habitent un pays fort rude et très-peu cultivé ; mais il est encore moins inhospitalier que celui qu'ils choisissent pour leurs chasses. On marche longtemps pour y arriver et il faut porter sur le dos toutes les provisions nécessaires à un voyage de cinq ou six mois, par des chemins où les bêtes fauves peuvent à peine passer. Les Iroquois ont toujours un grand nombre de chiens qui les suivent, et qui, quoique peu caressants, leur sont très-attachés. Dressés de bonne heure pour les différentes chasses, ils sont habiles et hardis chasseurs. Le soin de leur nourriture n'occupe jamais leurs maîtres, car ils ne vivent que de la proie qu'il peuvent prendre pour eux-mêmes ; aussi sont-ils fort maigres, presque dépourvus de poils et très-sensibles au froid. Comme on les chasse loin du feu où ils ne pourraient tenir tous, ils se couchent sur les premiers lits qu'ils rencontrent et souvent on se réveille la nuit presque étouffés par une troupe de chiens. La faim ne poursuit pas seulement les animaux des Indiens, elle devient souvent, pour les Iroquois, le pire de tous les maux. Si la chasse ne donne

pas, les autres provisions trop peu abondantes s'épuisent rapidement, et la famine les enlève par centaines.

Un jour qu'Ulémas et Nélida se promenaient sur la clairière, une scène des plus attendrissantes vint raviver au fond de son cœur tous ses regrets. Une mère emportait dans ses bras son petit enfant, qui paraissait dormir, et qu'elle couvrait de ses baisers mêlés de larmes. De temps à autre, elle tournait ses regards longs et tristes sur les campagnes environnantes, comme si elle eût cherché un lieu convenable pour s'y arrêter. Arrivée à une petite éminence que surmontaient deux beaux lauriers à fleur de tulipe que les rayons d'un soleil couchant caressaient encore de leurs teintes douces et mélancoliques, elle s'arrêta ; puis, déposant un moment son cher fardeau sur la mousse, elle prit un filet et l'attacha, en forme de berceau, aux deux tulipiers. Reprenant alors le berceau, en lui donnant un baiser comme font toutes les mères, quand, le soir, elles viennent de coucher leurs enfants.

Cependant celui-ci ne répondait aux témoignages d'amour de sa mère ni par un cri, ni par un sourire. Longtemps elle demeura muette à le contempler, agitant lentement le berceau, puis elle s'éloigna, les bras vides, et pleurant beaucoup. L'innocente créature n'était plus. Nélida, qui connaissait ces touchants usages, s'approcha du berceau dès que la mère fut partie, baisa l'enfant, murmura un nom cher à son cœur et s'éloigna de même en pleurant. Elle revint le lendemain de grand matin ; mais la mère l'avait devancée depuis l'aurore. Sa tête était penchée sur son enfant ; ses bras entouraient le berceau aérien et, comme la vieille, les yeux de la pauvre mère versaient un torrent de larmes. Hélas ! ce qu'elle embrassait c'était la mort, et les mêmes brises qui caressaient les grands tulipiers devaient aussi caresser ce cercueil ouvert où reposaient les restes de son enfant. Une colombe vint, par hasard, se percher sur les rameaux de l'un des deux arbres. La pauvre mère jeta sur elle le plus céleste de ses regards et dit dans sa langue natale :

— Colombe bien-aimée, serais-tu l'âme de mon enfant ? Oh ! qu'alors la rosée remplisse la corolle des fleurs odorantes dans lesquelles tu t'abreuves ! Que ton nid parfumé soit à l'abri des traits du chasseur au sommet des arbres les plus beaux ! Puisses-tu ne jamais rencontrer le vautour en fendant l'air de ton aile rapide !

“ Mais voilà que ma voix t'a fait peur, ô colombe bien-aimée ! Ame de mon enfant, tu t'envoles loin de moi, toi qui naguère encore étais si heureuse sur mon sein. Bientôt mes yeux ne te verront plus ! Ah ! sois heureuse dans la forêt immense. Puisses-tu n'y rencontrer que des graines douces, et jamais de graines amères.

Puissent tous les périls qui te menacent s'écarter de toi, pauvre oiseau !

“ Douce colombe, reviendras-tu quelquefois me visiter ? Ame de mon enfant, si tu m'oublies, moi je ne t'oublierai jamais. Chaque jour, je reviendrai contempler les restes chéris de mon enfant et quand il ne me restera plus rien de ses traits bien-aimés, faisant ma parure de ses os adorés, je les suspendrai en collier sur mon cœur, pour les pouvoir arroser de mes larmes à chaque heure du jour et de la nuit.”

A ces scènes d'amour filial, Nélida vit succéder les fêtes des morts pendant lesquelles toute espèce d'exécution demeure suspendue. A la mort d'un parent ou d'un ami, ceux qui l'ont aimé se dépouillent de tout ce qu'ils ont de plus précieux pour le parer. De temps en temps, on découvre le cercueil pour revêtir le cadavre d'habits nouveaux. On se prive aussi d'une partie de ses aliments, pour les porter au lieu de la sépulture et dans les endroits où l'on s'imagine que l'âme du défunt se promène. Des gémissements retentissent continuellement autour du cadavre, et ces scènes durent aussi longtemps que la famille est en état de fournir à la dépense de la table qui ne cesse d'être ouverte à tout le monde. Le cadavre, paré de sa plus belle robe, le visage peint, est exposé à la porte de sa cabane dans la posture qu'il doit avoir au tombeau. Les armes et tous les objets qu'il possédait sont auprès de lui.

Au moment de le déposer auprès de ses pères, un orateur célèbre les qualités et fait l'éloge du mort. On le porte ensuite sans cérémonie au lieu de la sépulture. Mais lorsqu'il y est déposé, on le recouvre avec précaution, de manière à ce que la terre ne puisse le toucher, après avoir tapissé sa cellule de fourrures, de nattes et en avoir fait un asile bien plus riche que sa cabane.

On dresse ensuite, sur sa fosse, un pilier de bois auquel on suspend des témoignages d'estime pour le défunt. Quelquefois on y grave son portrait et d'autres figures qui représentent les plus belles actions de sa vie. Le mari cache les larmes que lui arrache la mort d'une femme aimée, car les larmes ne conviennent pas aux hommes ; mais les femmes pleurent leur mari pendant une année entière, l'appelant sans cesse, remplissant le village de cris, surtout au lever et au coucher du soleil, lorsqu'elles vont au travail ou qu'elles en reviennent. Les mères portent aussi, pendant un an, le deuil de leurs enfants.

La fête des morts, que par une interpellation touchante ils désignent sous le nom de festin des âmes, constitue l'une des cérémonies les plus remarquables de la religion des Indiens et la solennité avec laquelle ils la célèbrent dénote le profond respect

qu'ils ont pour les morts et l'espèce de culte avec lequel ils les vénèrent. On commence par fixer le lieu de l'assemblée. Un chef choisi parmi les vieillards les plus religieux, est chargé de régler toutes les cérémonies et de faire les invitations aux villages voisins.

Au jour désigné, les Indiens qui ont répondu à l'appel s'assemblent deux à deux et se rendent en procession au cimetière du village. Les derniers restes de ceux qui jadis remplirent la localité de leur vie, de leurs vertus ou de leurs fautes sont découverts au milieu d'un grand silence et, à cet aspect, cette foule recueillie demeure immobile, absorbée dans la contemplation de ce lugubre spectacle. Les femmes seules interrompent ce recueillement pieux en poussant des cris lamentables.

Cependant des membres de chaque famille descendant dans les fosses ramassent les ossements des ancêtres, les renferment dans des peaux de castor, et chargés de ce précieux fardeau, se mettent en marche vers la bourgade. Toute la procession les suit en se rangeant dans l'ordre qu'elle avait à son arrivée. Pendant la marche, les femmes continuent leurs gémissements, versent des larmes et poussent des cris aigus et plaintifs. A l'entrée de chaque cabane, les parents reçoivent des porteurs les restes vénérés de leurs ancêtres et invitent les membres de leur famille et les étrangers à un festin en l'honneur des morts aimés. Après le repas, tous se réunissent sous les grands arbres où se tiennent les assemblées des vieillards et qui forment la place publique et le forum de ces populations primitives. Sous les regards des anciens et des matrones, les jeunes guerriers se livrent à des danses mortuaires avec les jeunes filles, puis commencent les grands jeux de la course, du tir et des combats singuliers, pour chacun desquels des prix sont décernés par des juges désignés.

Pour rappeler à la jeunesse oublieuse et légère la gravité qui sied au milieu de pareilles fêtes, des personnes sont chargées de pousser d'intervalle en intervalle, des cris perçants que l'on appelle les *cris des âmes*. Aussi tout se passe-t-il, dans ces jours solennels, avec beaucoup d'ordre, et jusqu'aux danses des jeunes gens, tout semble respirer quelque chose de triste et de douloureux. Les jours suivants, le repos particulier est remplacé par des festins publics accompagnés des mêmes jeux et des mêmes combats que le premier jour. C'est durant ces jours, qu'en plusieurs endroits, les morts sont promenés d'une bourgade à l'autre et partout reçus avec de grandes démonstrations de douleurs et de tendresse. Toutes ces marches et processions se font en cadence, au son des instruments, accompagnés des chants des voix les plus belles et les plus fraîches.

Ces imposantes cérémonies se terminent par la visite à la salle du conseil. Cette salle immense où se sont débattus les grands intérêts de la patrie, qui a retenti des accents des orateurs qui ont cessé de vivre, est ornée avec un soin tout particulier. On y arrive en procession avec une gravité plus imposante encore que dans les précédentes. Les ossements des morts sont suspendus aux murs dans leurs peaux de castors, et au-dessus, chacun place les présents qui sont destinés à les rejoindre dans le tombeau où bientôt ils seront de nouveau déposés jusqu'à l'année suivante.

Lorsque tout le monde s'est rangé à la place assignée à chacun, le chef de la tribu se levant, chante la chanson de son prédécesseur, retrace sa vie, ses hauts faits, ses vertus, dans un discours imagé, souvent plein d'élevation, toujours parfumé de cette poésie qui caractérise les paroles des héros de l'Iliade. Ce chef donne ensuite un repas en son nom, après lequel les ossements des défunts sont reconduits à leur sépulture. Avant de les y déposer, on tapisse la fosse commune des pelleteries les plus belles et les plus rares, et chaque famille y dépose ce qu'elle a de plus précieux. Les présents sont placés à part. Pendant que les ossements sont rangés dans leur niche, les parents se tiennent sur des échafauds dressés autour de la fosse et les femmes recommencent leurs gémissements et leurs sanglots. Tous les assistants descendent ensuite dans la fosse, où chacun prend un peu de terre, pour la conserver précieusement. Sur les pauvres planches qui recouvrent les morts, on entasse des écorces sèches, puis on étend d'épaisses couches de charmile qui sont, à leur tour, recouvertes de terre et de pierres. Ce pieux devoir rempli, l'assemblée se retire silencieuse et pensive, pour retourner à ses occupations ordinaires.

Pendant ces fêtes, Alléwémi n'avait cessé de renouveler ses importunités auprès de Nélida qui, toujours, l'avait repoussé avec dédain. Cette obstination, en augmentant encore la haine d'Alléwémi, le remplit d'une sombre fureur. Il résolut d'en finir et dit à la jeune fille :

— Tu ne veux pas devenir volontairement ma femme, eh bien ! ton frère va mourir, tu n'en seras pas moins mon épouse, mais alors je te traiterai comme la plus vile des esclaves.

— Le fils d'Oskouï brave tes vaines menaces, s'écria Ulémas, il a un cœur d'aigle, toi tu n'as que l'âme vile d'un loup ! Il saura mourir et tu n'épouseras pas sa sœur.

Alléwémi fit parcourir le village par un crieur qui annonça la mort prochaine d'Ulémas. Toute la peuplade fut bientôt sur la clairière : hommes, femmes, enfants, tous ceux qui venaient de se signaler par des usages si touchants, se réjouissaient maintenant

de voir mourir un jeune homme, beau comme un blanc, plein de vie et fait pour le bonheur. Les uns faisaient retentir l'air de clameurs désordonnées, d'autres joignaient les mains avec frénésie, tous exprimaient la joie féroce que leur causait cet événement. Bientôt on vit déboucher sur la clairière une troupe de guerriers dont le chef portait une perche à laquelle étaient suspendues plusieurs chevelures humaines.

Aussitôt tous les spectateurs furent en proie à la plus tumultueuse agitation. Les guerriers tirèrent leurs couteaux et se rangèrent sur deux lignes entre lesquelles devaient passer les victimes. Les femmes, pour prendre part au cruel divertissement qu'on leur offrirait, saisirent des massues, des haches, des perches et autres instruments de supplice qui leur tombaient sous la main. Les enfants eux-mêmes arrachaient des tomahawks de la ceinture de leurs pères et se glissaient dans les rangs. Une vieille femme hideuse et repoussante, abrutie par le vice et les passions, alluma des monceaux de broussailles épars autour de la clairière, et les clartés qui s'élevèrent des brasiers continuèrent à rendre plus hideux et plus saisissant ce tableau encadré d'une simple bordure de pins gigantesques. Ulémas s'avancait le premier, droit, impassible, contemplant d'un œil ferme les préparatifs du supplice. Nélida le suivait les yeux baissés, le visage pâle, brisée, et plus morte que vive. Quand elle passa près d'Alléwémi, celui-ci lui dit encore :

— D'un mot, tu peux le sauver !

— Laisse-moi, monstre, lui répondit-elle, je veux mourir.

Comme elle achevait ces mots, un cri terrible s'éleva du milieu de toute cette foule surexcitée. Elle releva la tête et vit un spectacle qui la fit palpiter de joie. Au moment de passer entre les lignes des guerriers qui devaient commencer son supplice par la torture des verges, Ulémas, bondissant comme un daim, tourna court, sauta par-dessus la tête de quelques enfants, brisa par un effort surhumain les liens d'écorce qui l'enchaînaient, et s'enfuit avant qu'on eût le temps de lui porter un seul coup. La multitude furieuse se répandit en imprécations et se mit à courir dans tous les sens. La clairière, illuminée de flammes rougeâtres, semblait le rendez-vous d'une horde de démons. Les clartés faisaient ressortir la fureur peinte sur le visage des uns ; l'obscurité qui enveloppait les plus éloignés donnait un aspect fantastique à leurs gestes désordonnés.

Ulémas bondissant comme un cerf, cherchait une issue par laquelle il pût s'échapper. Arrivé à l'une des extrémités de la clairière, il y aperçut tout à coup un groupe d'ennemis qui l'attendaient au passage. Se rejetant en arrière, il traversa un des feux et s'é-

lança vers l'extrémité opposée ; mais les plus vieux des Iroquois levaient déjà leurs tomahawks pour le frapper. Il se rejeta dans la mêlée dont le désordre lui présentait plus de chances de salut. Armes, massues, couteaux sont de toutes parts dirigés contre lui par la multitude furieuse que la rage égarait. Les cris perçants des femmes, les féroces hurlements des guerriers retentissaient autour du fuyard ; mais toujours celui-ci échappait à ses ennemis par des bonds qui dépassaient la force et l'activité humaines.

Cerné dans tous les sens, il sembla faire un effort désespéré pour atteindre le bois, fendit l'air comme un trait, renversa sa sœur dans son élan, en lui disant : " Fais la morte et, à la fureur du désordre, glisse-toi vers la forêt ! " Puis il continua sa course furieuse, renversant tout dans son impétuosité et finit par atteindre le poteau peint qui était placé devant la porte de la cabane principale et dont le simple contact le rendait désormais sacré et inviolable jusqu'au moment où le conseil entier de la tribu convoqué pour prononcer sur son sort, aurait rendu une décision de mort. Hors d'haleine, respirant péniblement, Ulémas entourait d'un bras le poteau protecteur, sans laisser échapper le moindre signe de terreur ou de faiblesse, bien que la sentence qui l'attendait ne fût pas difficile à prévoir, s'il fallait en juger par les sentiments de la multitude. Il semblait, au contraire, rayonner d'une joie sereine, promenait un regard ardent sur la foule, souriait d'un air triomphant, quoique personne ne pût se rendre compte d'un pareil changement dans un jeune homme qui paraissait n'avoir eu d'autre but que celui d'éviter la mort. C'est qu'Ulémas, parmi cette foule, n'apercevait plus sa sœur ; elle avait disparu.

Cependant les femmes désappointées de voir leur victime leur échapper, épuisaient sur lui tous les termes les plus injurieux de leur langue. Elles le raillaient de ses tentatives d'évasion ; elles lui disaient que ses pieds valaient mieux que ses mains, qu'il était digne d'avoir des ailes, mais qu'il ne savait se servir ni d'un arc, ni d'un couteau.

Le prisonnier ne répondait à ces injures que par son attitude pleine de hauteur et de mépris. Plus croissait l'outrage, plus il semblait s'élever en fierté, en héroïque contenance. Exaspérés par ce maintien dédaigneux, les sauvages firent succéder des cris perçants à leurs murmures confus et inintelligibles. La vieille femme qui avait allumé les feux, s'avançant alors jusqu'en face du vaincu, se campa devant lui, sale, ridée, couverte à peine de haillons et faisant claquer ses doigts en étendant vers lui son bras décharné, elle s'écria : " Fils d'Oskouï, tu proviens d'une nation de femmes ; nos filles te feront des jupons ; nous te trouverons un

mari." Cette saillie fut accueillie par un éclat de rire sauvage, dans lequel la voix douce et musicale des jeunes femmes se mêlait étrangement aux glapissements des plus vieilles. Mais l'étranger bravait toutes les insultes comme s'il ne les eût pas entendues ; il avait l'air de se croire seul, défait tous les outrages par la noblesse de son maintien plein d'une fierté majestueuse, et lançait des regards de superbe défi aux guerriers qui restaient à l'écart, muets et sombres spectateurs de cette scène. La vieille, que cette conduite exaspérait, se mit les mains sur les hanches et vomit de nouvelles insultes avec tant d'emportement que l'écume lui en venait à la bouche ; mais le prisonnier demeura inébranlable. Un jeune guerrier vint alors à l'aide de la noire et hideuse virago, agita son tomahawk au-dessus de la tête d'Ulémas avec des gestes furieux, mais celui-ci se contenta d'abaisser sur l'adolescent un regard de pitié qui le couvrit de confusion.

Un cri subit vint mettre fin à toutes ces provocations : " La prisonnière ! la prisonnière ! qu'on l'attache près de lui au poteau et qu'ils meurent ensemble ! " La foule exaspérée répète aussitôt : " La prisonnière ! la prisonnière ! " On cherche autour de soi, on fouille la foule pressée autour du poteau, mais on ne découvre rien. Alléwémi, obligé de présider le conseil qui venait de se réunir, entend répéter ces mots : " Elle a disparu ; " il accourt sur les lieux, examine tout, ne découvre rien. Une agitation nouvelle fait aussitôt fluctuer cette masse impressionnable. On se répand dans tous les sens ; on interroge les moindres plis du terrain ; toutes les recherches sont vaines : Nélida a disparu. L'œil en feu, la bouche écumante, le corps frémissant, Alléwémi revient vers le prisonnier et le voit sourire d'un air de triomphe insultant.

— Où est ta sœur ? hurle-t-il avec emportement.

— N'ai-je pas dit au puissant chef Iroquois que le fils d'Oskouï saurait mourir, mais que lui n'épouserait jamais sa sœur ?

— Meurs donc ! s'écria Alléwémi exaspéré, car tu n'es qu'un chien et tu ne vaux pas le bûcher !

En disant ces mots, le chef Iroquois grinça des dents de fureur et brandissant son tomahawk, il le lança violement sur Ulémas en le visant au front. Le jeune homme impassible se baissa et la hache homicide alla s'enfoncer dans le poteau où elle resta suspendue. Se redressant alors, le mépris aux lèvres, Ulémas lui dit en souriant :

— Je savais qu'Alléwémi, le meurtrier d'Oskouï, ne pouvait avoir tué le plus vaillant des guerriers que par l'assassinat.

— Tu mens ! s'écria l'Iroquois ivre de fureur.

— Le lâche seul peut mentir ; Alléwémi vient de prouver* qu'il n'était qu'un lâche.

Alléwémi, arrivé au dernier degré de la fureur, tira son couteau et courut vers Ulémas pour l'en frapper au cœur ; mais d'un bond le jeune homme se jeta sur son ennemi, lui saisit le poing, le força à lâcher l'arme qu'il tenait à la main et saisissant le sauvage à bras le corps, commença une lutte acharnée. La foule des Iroquois accourut aussitôt, mais à l'aspect de ce combat, pas un ne crut devoir intervenir et tous se bornèrent à demeurer spectateurs de cette lutte formidable. Le silence s'était fait autour des deux jouteurs. Ulémas, calme, souriant, impassible, brave comme un héros, profitait de toutes les fautes de son ennemi qu'il épousait par son immobilité. Celui-ci, soufflant, écumant, rugissant, faisait d'incroyables efforts pour renverser son adversaire, mais ne réussissait qu'à s'épuiser inutilement. La honte de pouvoir être vaincu commençait à colorer son front et redoublait sa rage.

La sueur décollait à grosses gouttes de tous ses membres, brouillant les figures peintes sur son visage et sur sa poitrine, et lui donnant un aspect horrible à voir. Les vieillards admiraient la vaillance du jeune chef et les femmes ne songeaient plus à l'outrager. “ Le jeune renard nous a jouées, disaient les unes avec dépit ; il ne s'est enfui que pour nous enlever sa sœur. Qu'il est beau ! disaient les autres ; quels muscles d'acier, quel poignet de fer, quel jarret de roc ! ” Les anciens s'étonnaient que le jeune buffle pût si longtemps soutenir une pareille lutte contre leur chef le plus redouté, le plus terrible. Ce fut bien pis encore, lorsqu'Ulémas sentant son adversaire épuisé en vains efforts, s'anima à son tour, fit craquer les membres de son rival dans ses étreintes meurtrières, le plia sur lui-même comme un roseau et tout à coup, l'enlevant de terre avec une force surhumaine, le jeta sur le sol, lui plaça un genou sur la poitrine, tordit autour de sa main la touffe de cheveux qui surmontait son crâne, et chercha son couteau pour le scalper ; mais le prisonnier n'en portait point à sa ceinture.

— Iroquois ! ce lâche m'appartient ! s'écria-t-il, l'assassin de mon père doit périr de mes mains.

Tous les vieillards avaient poussé une exclamation de douleur en voyant tomber leur redoutable chef. Ils cachèrent leurs têtes dans leurs mains et ne répondirent point.

Un jeune guerrier, sur un signe d'Alléwémi, s'avança alors pour frapper en traître le vaillant Ulémas. Mais au moment où il levait le fatal coutelas au-dessus de la tête du vainqueur, un sifflement aigu, aussitôt suivi de la détonation d'un rifle, se fit entendre et l'assassin roula foudroyé au côté d'Ulémas. Celui-ci, étonné de ce

coup de feu imprévu, sentit Alléwémi se dérober sous lui et lui échapper. Une confusion impossible à dépeindre se répandit parmi les Iroquois à cette soudaine apparition de la mort au milieu d'eux. Mais Alléwémi ne voyait rien, n'entendait rien que la honte qui rugissait en lui et la soif de vengeance qui le dévorait. Ayant ramassé son coutelas, il revint sur Ulémas avec la fureur d'un taureau et deux fois le frappa traitreusement en pleine poitrine. Ulémas chancela sur lui-même et roula sur le sol.

Un cri terrible de jeune fille retentit en ce moment et vingt coups de feu envoyèrent la consternation et la mort parmi les Iroquois. Alors apparurent deux hommes qui, à la tête d'une petite troupe, se ruèrent avec un irrésistible élan sur les Indiens pris à l'improviste et en firent un épouvantable carnage. C'était le capitaine Robert suivi du chevalier Louis. Le premier ne cessait de crier aux siens : " Exterminez les coquins ! point de quartier aux maudits Iroquois ! " Et sa main faisait pleuvoir la mort autour de lui. Alléwémi l'aperçut terrible, formidable, jouant de la crosse de son rifle et fracassant les crânes avec acharnement. Il comprit que tout était perdu, s'il ne parvenait à rallier les siens en les arrachant à leur terreur panique. Il marcha droit au capitaine, et un combat acharné recommença entre ces deux hommes. Alléwémi brandissait sa terrible hache d'armes ; le capitaine jouait de la crosse de son rifle. Les deux armes se brisèrent dans la lutte. Ils se saisirent corps à corps et disparurent au milieu du nuage de poussière qui tourbillonnait sur la plate-forme comme un ouragan. Couverts de poussière et de sang, les deux corps, dans leurs évolutions rapides, paraissaient ne plus en former qu'un seul. Les yeux d'Alléwémi étincelaient comme ceux d'un basilic.

Le combat commencé au centre du village se termina à son extrémité. Plus vigoureux, plus jeune, moins épuisé, le capitaine Robert étant, en un instant, parvenu à se débarrasser des étreintes de son adversaire, saisit un tomahawk à la ceinture d'un indien qui fuyait, lui en asséna un coup qui l'étendit raide mort et levant en l'air l'arme fatale, il revint droit à son adversaire. Celui-ci comprit alors que c'en était fait de lui, croisa les bras et demeura immobile en commençant sa chanson de mort.

— Je fus vaillant entre les plus braves. Les daims ne connurent jamais chasseur plus agile et plus adroit. Les armées tremblaient au seul bruit de mon nom. J'ai scalpé les chevelures par centaines.

" Ma vie fut consacrée à venger un outrage. Un jour les verges touchèrent le dos d'un prisonnier. Il tua son meurtrier après lui avoir porté à tuer son propre fils. Le second de ses enfants tomba frappé de mon couteau. Sa fille seule échappe à ma fureur ; mais

Areskouï est maître des destinées. Je vais rejoindre mes pères au pays des âmes. Je souris à la mort ; mes vainqueurs ne se vantent pas de m'avoir vu regretter la vie."

Pendant qu'il chantait, le capitaine, terrible, l'œil fulgurant, les narines dilatées, le bras frémissant, tenait la hache terrible suspendue au-dessus du crâne de la victime, mais il n'y put surprendre la moindre contraction.

Quand il eut achevé son chant funèbre, l'arme s'abaissa comme la foudre, son crâne vola en éclats, des deux côtés retombèrent sur ses épaules deux lambeaux sanglants. Un instant encore Alléwemi resta debout horrible à voir, puis chancela et tomba sur la terre. Dans le village incendié, tout avait fui ou tombait frappé de mort.

Dès le commencement du combat, Nélida s'était précipitée du côté où se trouvait son frère. A la vue du jeune homme frappé à mort, elle le saisit dans ses bras et se répandit en pleurs. Ulémas appuya doucement sa tête alanguie sur la poitrine de la jeune fille lui sourit d'un air ineffable et mourut heureux d'avoir contribué à la sauver. Le chevalier Louis l'arracha évanouie à cette dernière étreinte de la mort.

La guerre canadienne était terminée. La paix fut signée à Gand au mois de décembre 1814, ratifiée à Washington, le 18 février 1815 et publiée à Québec au mois de mars suivant.

Le jour même de sa publication à Québec, Monseigneur Plessis unissait dans la cathédrale avec une grande pompe un jeune couple dont on enviait le bonheur. Un vieux capitaine et une femme déjà sur le retour servait de père et de mère aux deux mariés qui rayonnaient de bonheur. C'était le capitaine Robert ; c'était la mère du chevalier Louis qu'on avait remise en possession de tous les biens de son père, en récompense des services qu'il avait rendus pendant la guerre de l'Indépendance.

T. L.

FIN.

DE QUEBEC A MEXICO.

IX

LES CORPS EXPÉDITIONNAIRES DU MEXIQUE. ¹

La bravoure et l'intrépidité. — Les morts d'hier et les morts d'aujourd'hui. — Le corps expéditionnaire. — Son service. — Un secret. — Anglais et Français. — Dans un banc de neige. — Le crucifix et le sabre. — Deux voisins Normands. — Le soldat d'Afrique et le troupier de France. — Les Zouaves. — Les Bouchers bleus. — Turcos et tirailleurs Algériens. — Les bohêmes du drapeau. — Les Zéphirs. — Le Chasseur de Vincennes. — L'école du Mexique. — Tringlot. — L'enseigne de Sadowa. — La contreguérille Dupin. — Les Egyptiens. — Le contingent Autrichien. — La Garde Impériale Belge. — Troupes Mexicaines. — La Cour Martiale.

Napoléon Ier avait l'habitude de s'inquiéter fort peu de la bravoure de ses soldats, car, disait-il, tous les français sont braves ; ce qu'il prisait par dessus tout, c'était cette intrépidité et ce sang froid à toute épreuve, que rien ne saurait émouvoir, et dont il donnait lui-même à ses troupiers un si sublime exemple. Portées à un degré assez élevé par les armées de la République et de l'Empire, ces suprêmes vertus du bon militaire sont parvenues de nos jours à leur apogée, grâce aux guerres d'Algérie, de Cochinchine et du

¹ Pour nous autres, Canadiens-Français, qui aimons à connaître tout ce qui touche à la mère-patrie et principalement à sa personnification la plus exacte et la plus frappante, son armée, j'ai cru que ces quelques notes prises à la hâte entre deux bivouacs, quelquefois entre deux combats, seraient lues avec plaisir, beaucoup par considération pour le sujet traité, un peu pour la raison très-simple que leur auteur est le troisième Canadien, qui, après M. le Lieutenant Adolphe Casault du 100^{ème} régiment, aujourd'hui député-assistant adjudant-général pour le Bas-

Mexique. En effet, quand le conscrit tombait sous les grappes de mitraille d'Eylau, d'Austerlitz, d'Iéna ou de Lodi, il mourait au moins avec la satisfaction de pouvoir se dire : — “ Ma mère lira mon nom dans les bulletins de la Grande Armée ; tout le village redira, dans ses soirées, au coin du feu : Il était là ! ” La gloire venait baiser la plaie par où l'âme du sublime enfant allait s'échapper, et du bout de son aile voilait au moribond les tristesses et les angoisses de l'agonie.

Dans les gorges et les ravins des Portes de Fer, de Mouzaïa, de la Mistéca, de la Sierra-Madre, on ne meurt pas comme cela. Après avoir passé toute une journée, sac au dos, fusil sur l'épaule, de la boue ou de la poussière jusqu'au genou, bien souvent le troupier exténué de chaleur ou de froid, tout perclus d'humidité, les pieds endoloris par les pierres du chemin, n'arrive au bivouac du soir que pour y recevoir une balle perdue, venant Dieu sait d'où, et le lendemain matin deux petits bâtons grossièrement façonnés en forme de croix, indiquent au passant qu'un fils de la France s'est endormi là. Pour mourir ainsi, seul, martyr de son devoir, sans être entouré ni du bruit ni des cris de triomphe de la mêlée, sans pouvoir même distinguer la figure hypocrite et doucereuse du bandit qui vous tue, il faut plus que de la bravoure, il faut de l'intrépidité, c'est-à-dire de l'amour de la justice et de la confiance en Dieu. Aussi, que de croix de bois semées depuis Alger jusqu'à Sébastopol, depuis Milan jusqu'à Pékin, depuis Saïgon jusqu'en Sonora, se dressent comme autant de jalons, pour montrer à ceux qui se sont engagés dans ce long sentier à la suite de l'histoire, tous les prodiges de dévouement que peut accomplir l'amour du devoir dans une âme fortement trempée !

Canada, et M. le Major Charles Lefebvre de Bellefeuille, ait combattu dans les rangs français depuis 1760.

Quelques fragments de ce chapitre forme parti d'un mémoire communiqué au ministère de la guerre, et qui m'a valu la courtoise lettre suivante :

{ MINISTÈRE DE LA GUERRE.
CABINET DU MINISTRE.
Paris, le 10 Septembre 1865.

Monsieur le Capitaine,

M. le Maréchal Ministre de la Guerre a reçu l'ouvrage que vous lui avez fait l'honneur de lui adresser et la lettre qui l'accompagne.

Son Excellence y a trouvé avec plaisir, l'expression des sentiments de sympathie que vous a inspiré votre séjour dans les rangs Français, et me charge d'avoir l'honneur de vous en remercier pour ceux de nos militaires, qui en sont l'objet.

Recevez, monsieur le Capitaine, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Colonel, Chef du Cabinet.

E. COLSON.

M. le Capitaine FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

Faire la lutte contre un ennemi qui fuit et se cache sans cesse, le poursuivre tout en se disant qu'à l'étranger, en France même, on essaye de jeter le voile de l'oubli sur ses combats comme sur ses victoires, demandait le choix d'une élite, parmi toute cette élite de braves et de valeureux qui a nom l'armée française. Aussi, fallait-il voir à l'œuvre le corps expéditionnaire du Mexique pour se faire une idée exacte de l'abnégation qu'à un moment donné, peuvent déployer Zouaves, Zéphirs, Turcos, Chasseurs d'Afrique, Fantassins et Tringlots. N'ayant tous qu'un même but, le rétablissement de l'ordre et l'amour de leur drapeau, ils ont marché droit devant eux, sans demander si dans dix ans l'on se souviendra des prodiges qu'ils ont accomplis sur cette terre lointaine : de Caméron et de ses cent vingt hommes tombés sous les coups de sept mille ; de San-Antonio ; du Cerro Borrégo, ou mieux encore, des trois boulangers de l'administration militaire, qui, dans le réduit de Hujuapam, luttèrent toute une journée contre cinq cents hommes et les repoussèrent. Ne se confiant que sur la souplesse de leur jarret et la fine trempe de leur sabre-bayonnette, ils ont continué, sans rompre d'une semelle, leur tâche civilisatrice, et sont tombés les uns après les autres, n'emportant pour linceul que l'oubli et leur héroïsme connu de Dieu seul et de leur caporal d'escouade.

C'est une vieille habitude contractée en Afrique et qu'ils ont importée sur le sol étonné du Mexique, de savoir mourir comme ils ont vécu, en héros, et le genre de guerre qu'ils ont fait dans ces plaines sans horizons, dans ces montagnes rudes et escarpées, n'a pas peu contribué à l'enraciner chez eux. Ce n'était plus ces combats de Kabylie, ces luttes terribles contre les Bédouins et les Goums du désert, braves comme les lions de leur Atlas, défendant pied à pied le terrain de leurs smalas et les gourbis de leurs pères. Ici, ils n'ont eu pour adversaire que le brigand de grand chemin, se cachant indifféremment derrière le costume du muletier, les haillons du mendiant ou le rosaire du religieux, embrassant tous les partis, et mettant son escopette au service du premier venu, pourvu que son escarcelle soit grassement remplie et que sa vie ne soit pas trop exposée.

Nuit et jour, c'étaient des marches et des contremarches, par la pluie, par le vent, par le soleil : des alertes, des combats disproportionnés, des victoires impossibles et des chasses échevelées livrées à un ennemi qui fait la guerre comme le jaguar de ses forêts, en se glissant en tapinois derrière un quartier de rocher, y attendant à l'affût le moment de bondir sur sa victime et de promener bien doucement sa patte sur ses chairs sanglantes, pour ne

pas trop user ses griffes. Voilà la guerre à laquelle se sont brisées pendant six ans les troupes françaises au Mexique. Les diplomates ont appelé cela l'intervention, l'étranger un coup de main, l'Europe une vie de guerilleros, et le soldat qui tire son coup de carabine, tombe et meurt silencieusement, l'appelait son service tout simplement.

Bien souvent l'étranger, qui le matin en déployant les colonnes de son journal, arrive sur les nouvelles du jour et se met à suivre au pas gymnastique ces pantalons garance, qui s'élancent lestement dix contre une batterie, se couchent à plat ventre pour laisser passer au-dessus de leurs képis l'ouragan de mitraille, puis se lèvent rapides comme l'éclair, et quelques secondes après, foudroient l'ennemi atterré sous ses propres projectiles, s'arrêtent tout essoufflé pour se demander où la France peut puiser son irrésistible élan, et toute cette confiance en ses propres forces. Ce mystérieux secret qui fera toujours de l'armée française la première armée du monde, gît tout modestement, selon moi, dans son mode de conscription. Faire du soldat une force motrice intelligente et non pas une machine, était un beau rêve qui une fois devenu à l'état de réalité, devait donner à celui qui aurait fait et utilisé cette précieuse découverte, force, énergie, puissance et invincibilité.

En effet, courons à la première armée qui nous tombe sous la main. En Angleterre qui dit soldat, dit un homme qui ne trouvant plus moyen de gagner son pain et de se vêtir, vient au dépôt de recrutement chercher sa part d'uniforme, de logement et de pain de munition. C'est bien différent en France. Soldat y est le synonyme de l'homme qui court payer au jour de l'échéance, sa dette de sang à la patrie, et ce n'est véritablement que sous le drapeau tricolore qu'on peut trouver le mot égalité, dans toute la pureté de son acception. Un curieux, pénétrant soudainement dans une chambrée de caserne, où sous une tente-abri du corps expéditionnaire du Mexique, y aurait trouvé parmi tous ces blonds Alsaciens, confondus dans la foule des fils de paysans de la Savoie ou de l'Auvergne, le prince Murat, le prince Bernadotte et bien d'autres illustrations, vêtus de la tunique de simple soldat, cassant gaiement une croute, faisant leur café en fredonnant une bribe d'opéra, ou cirant leurs souliers Godillot comme un simple portier du quartier Latin. Noblesse oblige, et le soldat qui s'appelle M. le Marquis, M. le Vicomte, craindrait de faire rire à ses dépens le camarade d'en face, qui s'appelle Pierrot ou Louison, s'il ne se pliait pas comme lui à toutes les exigences, à toutes les minuties du service. De son côté, le plébéien, le prolétaire, l'homme de peine se sent tout fier de voir sur la carte d'appel, son nom si

modeste et si obscur, marcher l'égal de tous ces hauts titres. L'émulation s'en mêle petit à petit : le désir d'en porter un semblable, vénéré des amis, respecté des ennemis, se glisse insensiblement à travers les battements de ces cœurs loyaux, et quand le clairon sonne, quand la voix de la France a parlé, les échos du champ de bataille jettent à la postérité et à l'histoire les noms de Trochu, de Castagny, d'Hurbal, de Douay, de Laurencez, de Brincourt, Berthier, Nègre, Aymard, de Maussion, d'Osmont, l'Hérillier, Mangin, de Lascours, d'Outrelaine, Margueritte, Jeannings et de Laumière. ¹

Puisque j'ai parlé de l'armée anglaise, je continue le parallèle, et je remets de nouveau en présence ces deux joyeux camarades de Crimée ; l'officier Anglais et l'officier Français. Milord n'a guère changé depuis ses prodigieuses consommations de champagne frappé, à Traktir. Toujours son fils ne sort du boudoir de Milady sa mère, ou des haras de sa Seigneurie, que pour passer au comptoir d'un agent, et y payer espèces sonnantes, son brevet de sous-lieutenant. A peine arrivé au régiment on lui met entre les mains un "Queen's Regulations," et le voilà qui mène ses soldats comme le jockey de monsieur son père domptait ses nobles pur sang. Si par malheur, le pauvre diable fait mine d'être récalcitrant, il le fait cravacher de par le code, puis une fois le *cat o'nine tails* appliqué, il ne pense plus qu'au prochain bal, qu'au prochain raût, croyant en savoir assez de son métier, du moment qu'il ne montre jamais le flanc à l'ennemi et qu'il lui apprend à mourir. Quant au soldat, il sait n'avoir rien ou presque rien à attendre du côté de l'avancement et du grade ; aussi s'habitue-t-il sous ce régime du knout à considérer son devoir comme une chose machinale, qui doit se faire tous les jours. Devant l'ennemi, si ses officiers viennent à être blessés ou à perdre la mémoire, il ne prendra jamais de lui-même l'initiative, et restera comme une masse inerte sur ce terrain mouvant de bombes et de boulets, serrant flegmativement ses files à mesure que la mitraille passe, et ne se souciant que d'une chose, conserver son alignement.

Comme tout est différent chez l'officier français. Pour avoir le droit de ceindre son épée il a dû passer par l'école des tambours, ou porter le sac à l'école militaire de Saint-Cyr, pendant un laps de quelques années. Là, à ses heures de corvées, de factions, ou de service, il a appris à obéir avant de commander, à faire de la pratique avant d'être théoricien. Il sait quel est tout le poids du havresac et des biblots de campagne, avant de connaître celui de

¹ Le général d'artillerie, Verhinet de Laumière, fut tué au siège de Puebla.

la contre-épaulette de sous-lieutenant. Il a appris, une fois l'étape franchie, à dresser lui-même sa tente, à couper ses fagôts pour faire la soupe du soir, le café du matin, avant de trouver toute dressée par ses domestiques la somptueuse table du *mess*. Pour lui, le soldat est plutôt un vieux camarade qu'un homme dont les services sont achetés par l'État; un ami des bons comme des mauvais jours, à qui l'on ne rougit pas d'ôter son képi et de serrer la main au milieu de la rue, au lieu de reconnaître dédaigneusement son salut du bout d'un élégant *stick*. Aussi voyez la démarche leste et pimpante du troupier; quand il rencontre son officier, cela lui rappelle que l'avenir est là devant lui, et que ses épaulettes de laine verte, jaune ou rouge, peuvent le mener aux marches du trône aussi bien qu'à la fosse commune du champ de bataille. L'histoire est là pour lui prouver que la France ne regarde jamais au nom mais toujours au cœur, et dans les jours de l'épreuve et du danger il décuple ses forces, il bondit, frappe et n'offre partout que la pointe acérée de sa bayonnette. Ses supérieurs succombent; il dirige lui-même la manœuvre, sait faire à propos une retraite ou une attaque, saisit le moment opportun pour fixer la victoire, puis d'humble paysan devient héros, de héros maréchal de France, et une fois là, sait toujours se souvenir du pot-au-feu, de la marmite et des joyeux lazzis de sa tribu. ¹

Si l'on pénètre plus avant pour examiner à loisir le mécanisme secret qui met en mouvement toutes ces batteries, tous ces escadrons, tous ces bataillons, on découvre une administration merveilleuse qui fait l'admiration de tous ceux qui ont pu l'étudier de près. Le grand art de bien savoir faire la guerre, consiste beaucoup à faire retrouver en campagne, au troupier, un peu du confort de la vie de garnison. Partout où il va, le soldat français touche toujours son riz, son tabac, son sucre, son eau-de-vie et son café. Rien ne saurait l'en priver, et plus d'un héros d'Inkermann doit se souvenir encore du goût de son pain de munition. Si par un hasard extraordinaire, ces rations venaient à lui manquer, son imagination sait toujours suppléer à propos au vide de son estomac, de sa *place d'armes* comme il l'appelle, et bien souvent, quand cela devient urgent, il invente pour deux, comme le prouve l'anecdote suivante, que me racontait à bord de l'*Allier*, le capitaine Boyé du 81ème de ligne.

Par une tempête de neige, un soir de la campagne de Crimée, un zouave s'en revenait de Kamiesh en faisant force variations sur

¹ On désigne sous ce nom, dans les troupes d'Afrique, les escouades qui mangent à la même gamelle. (NOTE DE L'AUTEUR).

la ligne croche. Déjà il avait réussi à esquiver plusieurs postes avancés, lorsque tout à coup la salle de police, le cachot peut-être, se présente à ses yeux stupéfaits, sous la forme d'un convoi du train militaire anglais, embourbé dans la neige. Il était trop tard pour l'éviter, et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se dirige vers un grand lieutenant qui commandait le détachement naufragé. A sa surprise, il est accueilli par un—"Hao!" tout à fait de bon augure. Le fait est que les chevaux étaient exténués de froid, les hommes tous perclus, et que la perspective de passer la nuit dans ce banc de glace ne souriait à tous, que très-médiocrement. Mon zouave arrivait comme l'ange d'Agar, et l'officier se hâta de lui demander en français invalide quelle était la direction du camp, ce que l'autre ignorait totalement pour le quart d'heure. A sa réponse évasive, la tristesse se répandit de nouveau sur toutes ces figures flegmatiques. On n'avait pas mangé depuis le matin, et comme il était onze heures du soir, cela prêtait à la réflexion, d'autant plus qu'on n'avait pas le plus petit fagot pour se réchauffer. Tout à coup une idée lumineuse traverse le cerveau du zou-zou. Il demande au lieutenant la permission de faire à sa guise pour le moment, lui promettant sur l'honneur, de le tirer sain et sauf, lui et tout son peloton, de ce mauvais pas. Le gaillard avait flairé dans un des fourgons une caisse de biscuits, et comme ses fréquentes libations l'avaient mis en appétit, il se sentait l'irrésistible envie de croquer quelqu'un ou quelque chose. Sur permission accordée, la boîte est défoncée, son contenu distribué aux hommes tout ébahis de ce vol fait à leur Commissariat, et deux minutes s'étaient à peine écoulées, que les débris de la caisse pétillaient à plaisir dans un magnifique brasier. Comme une fois engagé sur la pente, on se laisse glisser sans jamais trop savoir où elle nous mènera, l'officier de bonne humeur prit sur lui la responsabilité de faire mettre en perce—toujours sans signature de bons—un petit tonneau d'eau-de-vie qui flânait mélancoliquement dans un des coins du wagon. Tout le reste de la nuit on but joyeusement à l'éternelle union de la France et de l'Angleterre, et quelques jours après, le héros de cette fête improvisée, était promu au grade de caporal, sur demande de Lord Cardigan, qui dans son rapport au Commandant en Chef, reconnaissait que ses hommes n'avaient été sauvés, que par la présence d'esprit du zouave.

Le zouave, c'était le Capitaine Boyé, qui me racontait lui-même l'anecdote.

Derrière sa conscription et cette bonne administration qui font de l'armée française une armée sans rivale, se cache aussi une

première cause, source du bien et de la justice ici bas, et que comme Canadien-Français et comme catholique, je ne saurais laisser inconnue. Ce soldat qui retrouve les manches de sa chemise pour mieux frapper et mieux sabrer, qui s'inquiète fort peu des sueurs de sang et de poudre qui coulent le long de ses joues brunies, sait aussi s'agenouiller et prier aux heures du repos et du bivouac. Quand un homme au sortir d'une lutte terrible, où bien souvent il a cassé les reins à la mort même, sait reconnaître le doigt de Dieu sous les lambeaux de son drapeau, sait se dire que sans sa confiance aveugle en son éternelle justice, son sabre bayonnette se serait tordu jusqu'à la douille, sa mitraille se serait pulvérisée, cet homme est invincible. Il peut marcher tête haute de par l'univers, sans craindre de voir relever son gant.

On y regarde à deux fois, lorsque le sabre s'appuie sur le crucifix, lorsque l'on a affaire à des soldats qui enlèvent tout au pas de course, sans se soucier de ce que l'on peut dire ou penser, pourvu qu'au bout de leur sentier ils trouvent un opprimé à consoler, un malheureux à défendre, une larme à effacer de leur sang. Pour bien des gens, " Dieu, la morale, la justice, la faiblesse sont des choses abstraites, invisibles, muettes : " on les supprimerait d'un seul trait de plume, s'écriait en présence du cercueil de La-Moricière, la grande parole de Mgr. Dupanloup, s'il n'y avait des vivants prêts à crier et d'autres prêts à mourir pour elles. Mais la voix se fait entendre, le sang tache, les pierres de la tombe barrent le chemin et l'iniquité n'a pas toute sa puissance.

Cet esprit religieux qui souffle dans les rangs français, qui fait qu'à la même heure, sur le pont de la frégate, comme autour des feux éteints du bivouac, la prière du soir remonte vers la source de toutes choses, à la voix de l'aumônier, fortifie le soldat, lui donne l'amour de la discipline, du dévouement et de la gloire. Il force l'étranger à admirer, à applaudir, et à respecter celui qui ne sait fléchir que devant le Dieu des armées ; et combien souvent les Anglais eux-mêmes, n'ont-ils pas fait sortir leurs postes en Crimée, pour escorter le viatique qui s'en allait trouver un soldat mourant. A l'Alma, les Highlanders se sont arrêtés au milieu d'une charge pour acclamer le Père Parabère, grimpé sur un canon et passant dans un tourbillon de poussière, sous la mitraille russe ; et, au début de l'expédition du Mexique, leur infanterie de Marine ne cessait de s'extasier devant le dévouement chaste et héroïque de ces braves sœurs de la charité, leur servant de garde-malades lorsqu'ils se roulaient sous les griffes du vomito, et trouvant ces modestes filles de la France, partout où il y avait un malade à con-

soler, un blessé à soulager, une angoisse morale ou physique à effacer, une heure d'agonie à adoucir.

Mais, je sens que mon sujet m'entraîne et que sous prétexte de donner à mon lecteur une idée de la guerre qu'a faite là-bas, le corps expéditionnaire du Mexique, et de le lui montrer à l'œuvre, je fais un cours de philosophie sur une profession qui m'a été chère, et que je parle peut-être trop en enthousiaste, d'un drapeau qui ne flotte plus sur nos remparts. Un instant, pendant que j'écrivais rapidement les lignes précédentes, je me suis crû de nouveau au milieu de mes braves camarades : mon sang a reflué violemment vers mon cœur, et j'ai dit ouvertement, franchement, ce que je pensais de l'armée française comparée aux forces des autres puissances. Ce n'est pas de ma faute si le mot Anglais est tombé sous ma plume. Dieu et la nature les ont faits voisins sur le champ de la lutte, comme au coin du foyer. En leur qualité respective de Normands, ils plaident longtemps pour s'y maintenir à la première place, et en attendant que cette grave question se décide, je retourne à mon poste de combat, pour faire manœuvrer devant vous toutes ces têtes de pipe de l'intervention.

Pour mener à bonne fin cette lutte de ravins à ravins, de torrents à torrents, d'abîmes à abîmes, désignée par le "manuel du soldat" sous le nom de petite guerre, de guerre d'escarmouche, de guerre de montagne, il fallait prendre un nombre beaucoup plus grand de troupes d'Afrique que de celles de France, formant chacune dans l'armée une catégorie bien tranchée.

Le soldat d'Afrique c'est le troupiier français par excellence ; c'est le type qui a relevé de faction le grognard de la vieille garde, celui dont la moustache s'est grisée sous tous les soleils de la terre, lorsqu'il inscrivait sur la hampe hachée de son drapeau, les noms glorieux d'Algérie, de Crimée, d'Italie, de Cochinchine et du Mexique. Il est par droit d'ainesse comme par droit de conquête le premier soldat du monde ; son cadet, c'est le conscrit de France. Ce dernier il est vrai, l'a suivi sur tous les champs de bataille, souvent il l'y a égalé, mais ce n'est pas ce vieux troupiier dans toute l'acception du mot, qui se fait une patrie de son drapeau, une famille de son régiment. Fréquemment dans les corps de France, le soldat s'engage volontairement, mais rarement il fait plus que ses sept années de service, tandis qu'il arrive tous les jours de rencontrer parmi les régiments d'Afrique, de vieilles cartouches qui ont leurs trois chevrons, équivalant à vingt-et-un ans de pain de munition. L'un se fait soldat pour dire ; j'ai servi, l'autre ; je sers. D'où il n'est pas malin de conclure, que la silhouette du troupiier d'Afrique demeurera comme est resté le type des vieux de la vieille.

Les troupes d'Afrique sont divisées en zouaves, turcos, tirailleurs Algériens, Zéphirs, Légion Etrangère, Spahis et Chasseurs d'Afrique. Tous ces corps ont été plus ou moins représentés dans l'armée d'occupation, mais à leur tête brillaient toujours comme partout, les zouaves, ces nobles enfants de La Moricière, dignes en tous points du magnifique éloge qu'en faisait dernièrement Mgr. Dupanloup, sous les voutes en deuil de la Cathédrale de Nantes. "Vrais lions dans les combats ; toujours au feu au premier rang ; n'attendant jamais l'ennemi, l'abordant à la pointe de leur bayonnette ; dans ces guerres étranges, usant de toutes les manœuvres et de tous les stratagèmes ; tantôt se couchant à plat ventre, grimpant dans les broussailles et sur les pentes escarpées ; tantôt bondissant comme des panthères ; non moins ingénieux dans le camp que braves et intelligents sur le terrain, pleins d'entrain, de verve, de gaieté militaire ; chansonnant volontiers dans leurs refrains du bivouac la casquette du maréchal ; trouvant partout moyen de vivre et de chanter ; rachetant par tant de qualités héroïques et guerrières leur amour un peu trop vif de la razzia et leur humeur plus faite pour la poésie des batailles que pour les travaux des quartiers d'hiver et des campements ; préférant encore au chant du bivouac les sons de la charge et du clairon ; sachant pourtant manier la pioche comme la baïonnette et se couvrir de boue comme se couvrir de sang ; construire des redoutes, porter au besoin dans leurs mâles poitrines un cœur tendre et bon comme en ont les héros." ¹

A côté de ce saisissant tableau qu'Horace Vernet n'aurait eu qu'à décalquer sur une toile, pour ajouter un nouveau chef d'œuvre à sa galerie, vient se placer une figure pour le moins aussi bronzée et aussi énergique, dont la vaillance et la bravoure ont fait, sur l'armée juariste, le même effet que l'ombre du roi Richard sur les Sarrasins, et à laquelle son audace et ses terribles moulins, ont fait mériter l'épithète lugubre de bouchers bleus. Beaux cavaliers, infatigables sabreurs, les chasseurs d'Afrique, malheureusement pour un grand nombre, n'ont bien que trop mérité ce surnom sanglant. Autant l'azur et les précieuses fourrures de leur dolman font de jaloux et de caprices sur un champ de parade, sur le terrain de manœuvre, autant leurs formidables coups de pointe fauchent et clairsèment les rangs de l'ennemi, lorsque le sol s'ébranle sous le galop de charge de leurs escadrons. Il faut alors voir les

• 1 A mesure que l'armée suit la marche du siècle et se matérialise, la figure mâle du zouave tend à disparaître pour ne plus faire place qu'au soldat, imbu des principes révolutionnaires du jour. Jamais au temps de Bedeau, de La Moricière et de Changarnier ne se serait présenté un aussi terrible exemple d'insubordination, comme en ont été témoins dernièrement les rivages de la Martinique. (NOTE DE L'AUTEUR.)

bras se disloquer, les têtes s'entr'ouvrir, les chevaux se cabrer sous la pression de cette avalanche, de cette trombe humaine. Leurs premiers maîtres d'escrime ont été les Bédouins, les Kabyles et les Arabes ; dans ces rencontres de yatagans à yatagans ils ont appris de terribles tierces, des quartes à couper en deux une lame de Damas, et contre eux le poignard et le *machete* mexicain sont impuissants. Aussi, le savent-ils depuis longtemps, et de l'Etat de la Vera-Cruz jusque dans le Sinaloa, le shako d'un simple chasseur d'Afrique entrevu en bas d'un sentier ou du haut d'une morne, était plus que suffisant pour donner la chaire de poule au bandit qui guettait et attendait dans un taillis ou au fond d'un hallier. A ce corps revient une partie des plus beaux engagements de cavalerie qui aient eu lieu pendant toute la campagne, et l'armée s'est tellement habituée à ses prouesses, à ses incroyables faits de guerre, que lorsqu'arriva à Mexico la nouvelle de l'éclatante défaite que le lieutenant Achille Cibot avait infligée, avec vingt-cinq cavaliers, à Corona et à sa bande forte de plusieurs centaines d'hommes, au combat de las Narangas, cela passa dans nos cercles militaires comme la chose la plus naturelle du monde.

Avec les spabis, les chasseur d'Afrique forment les escadrons de cavalerie stationnés par la France dans les garnisons d'Algérie. Au dire de tous les militaires Français que j'ai rencontrés, ces premiers sont dignes en tout point de la funèbre réputation de leurs camarades. Néanmoins, le ministère de la guerre n'avait pas jugé à propos d'en faire entrer dans la formation du corps expéditionnaire, et je n'ai pu juger que de l'élégance de leur uniforme, un lieutenant de cet arme, M. Tascher de la Pagerie, formant partie de l'Etat-Major du maréchal Bazaine.

On ne peut véritablement bien se faire une idée de l'armée d'Afrique sans avoir vu sa plus grande curiosité, son noyau, sa quintessence, le turco et le tirailleur Algérien. Arabe jusqu'au bout des ongles, portant avec lui partout où il va son Coran et son kouscoussou, dans une vieille estampe de la guerre, il représenterait facilement la figure toute bouleversée de plaisir ou de vengeance du Gaulois ou du Franc, ayant du sang depuis le taillant de sa framée jusqu'au bout de ses sandales.

C'est une doublure du zouave, mais du zouave sectateur de Mahomet, du zouave qui ne fait jamais de quartier, qui ne connaît qu'une chose : donner ou recevoir la mort. Aussi, malheur à l'ennemi dont le pied glisse dans la mêlée, dont le sabre saute sous un coup de crosse de turco ; il est tombé pour mourir. Les Autrichiens ne pouvaient revoir sans frémir cet uniforme bleu, qui leur avait fait tant de mal en Italie, et entre nous soit dit, les chasses sans

merci qu'ils ont faites aux guerilleros, n'ont pas peu contribué à donner à l'ennemi une tranquillité rassurante sur leurs dispositions pacifiques. Pourtant, en garnison cela ne les empêche pas d'être aimés de tous, grâce à leur sobriété et à la sévérité de leur discipline.

— Toi, trouves muy curieux, mon Capitaine, me disait un jour un de leurs sous-officiers, en patois moitié français, moitié arabe, que le Turco beseff aimé, macash mauvais garçon, kiff kiff que le zouzou : taper dur dans la bataille et pionçer bono dans la caserne. ¹

Une fois lancé, le zouave ne s'arrête que lorsque son ennemi lui crie " grâce " à deux genoux ; le Turco, lui, se ferme les yeux et frappe jusqu'au moment où le clairon sonne la retraite. Alors il essuie soigneusement ses armes toutes maculées de cheveux et de sang, et rentre tranquillement au quartier ou sous sa tente, pour aller y pratiquer ses ablutions ou écouter un verset du livre sacré que lui explique gravement son marabout. L'un a l'intrépidité et la magnanimité de son pays et de son Christ, l'autre la bravoure, l'audace et l'implacable esprit de vengeance de son Prophète.

Ces grandes figures du zouave, du turco et du chasseur d'Afrique ne sauraient effacer ou reculer à l'arrière plan des hommes dont le dévouement à toute épreuve à une patrie d'adoption, a fait mériter le surnom de bohèmes du drapeau, la Légion Etrangère. ² Recrutée parmi les proscrits, les déclassés et les esprits enthousiastes des armées Européennes, elle a produite plus d'un bon général à la France, à part le maréchal Bazaine. Sous son drapeau se sont donné rendez-vous les représentants de toutes les nations du globe. Dans les rangs des simples soldats, entre le fils d'un sénateur français, M. Barthe, et un cousin de la Reine Victoria, le prince de Leinengen, j'y ai vu le petit fils d'un mandarin chinois et un duc Italien. Il est vrai qu'à la porte du dépôt ils avaient laissé leurs titres sonores avec leurs défroques de pékin, pour ne plus faire qu'un rude apprentissage de leur métier, en promenant par monts et par vaux, *tra los montes*, leurs pieds aristocratiques dans les souliers de l'administration ; mais tous paraissaient heureux de cette vie au grand air, et ils n'auraient pas troqué les étoiles de leur chambre à coucher contre les tentures des salons de la vieille Europe. Dans ce régiment, plus que partout ailleurs, se rencontrent

¹ Tu dois trouver bien curieux, mon capitaine, que le Turco soit beaucoup aimé ; il n'est pas mauvais garçon ; il est la même chose que le zouave, il tape dur au jour de la bataille et dort bien dans la caserne.

² Portée à six bataillons, la Légion Etrangère formait, au Mexique, une brigade sous les ordres du Général Jeanningros.

ces hommes aux cœurs froissés, aux âmes désillusionnées qui ont semé leur jeunesse à poursuivre de vains rêves, à nouer de folles intrigues, à creuser une fosse profonde où se sont engloutis, amour, amitiés, espérances, et qui sont venus demander à l'excitation des batailles, aux acres émanations du sang et de la poudre, la volupté de l'oubli. N'ayant pas le courage de s'ensevelir dans la cellule du cloître, pour prier et pardonner, ils ont eu l'énergie de se faire soldats pour mourir. Aussi dans plus d'un mauvais pas, à plus d'une heure difficile, la Légion Etrangère a prouvé que sous sa longue capote bleue se cachaient des intelligences supérieures, des poitrines reconnaissantes ; et bien souvent dans ses annales, depuis sa formation, le sublime sacrifice du Caméron s'est renouvelé.

A l'arrière-garde de ces valeureux bataillons, formés et dressés à l'école des combats meurtriers, des brillantes fantasias des beys et des émirs de l'Algérie, marche modestement le Zéphir, ce héros du conseil de guerre, des razzias interminables et de la lutte de Mazagran toujours renouvelée, partout où il dresse les bâtons de sa tente, où le sable, la terre détremmée garde l'empreinte de son pas gymnastique. Destiné par sa position exceptionnelle de bataillon disciplinaire, à ne faire que de la chaire à canon, à n'être qu'une cible quelconque qu'on lance en avant pour juger de la position de l'ennemi, de la justesse de son tir ou de la portée de sa mitraille, le Zéphir n'en fait pas moins son devoir et son service. Son insouciance au feu, sa vaillance et ses immenses travaux d'assainissement sur les routes d'Algérie et du Mexique, lui ont fait une place enviée dans l'histoire militaire de ce siècle, et plus d'un brave officier se dispute l'honneur de commander à ces pauvres parias, qui expient un moment d'erreur et d'indépendance mal comprise, sous les inflexibilités draconiennes du code militaire.

Derrière le Zéphir, marche l'avant-garde de l'armée de France, le petit Chasseur de Vincennes. Souple, bien découplé, dévorant en se promenant des marches et des contremarches incroyables, faisant mouche là où un Tyrolien manquerait son chamois, un trappeur Canadien son caribou, il se dispute avec le Zouave l'honneur d'être le premier soldat du monde. Par son éducation militaire il a su se plier et se briser bien vite au genre de guerre que faisait la France au Mexique. Pour lui, l'embuscade, l'affût au pied d'une vieille ruine, au détour d'un sentier, la guerre de tirailleur, voilà son élément. Il a de l'étoffe du guérillero sans en avoir la lâcheté, et son exemple n'a pas tardé à inculquer à ses camarades les premiers principes, les premières données qui ont créé dans l'armée française une rivale à l'école d'Afrique, l'école du Mexique. De son sein sortiront plus tard des généraux et des maréchaux illustres

par leurs faits de guerre comme par leurs connaissances, et le 7ème, le 51ème, le 62ème, le 81ème, le 95ème, le 99ème de ligne, les hussards, les chasseurs de France, la Gendarmerie, le Génie et l'Artillerie, n'auront pas peu contribué par leur énergie et leur dévouement chevaleresque à jeter leurs noms à la postérité.

A mesure que ces héroïques régiments défilent sous ma plume, je sens naître en moi le regret de ne pouvoir élargir le cadre de cet ouvrage pour pouvoir mieux les faire connaître à mon lecteur, mais l'espace me manque, et d'ailleurs la plupart de ces choses ont été dites avant moi, et mieux que par moi, par Louis Noir et Jules Noriac.¹ Mais avant de reprendre le fil de ces souvenirs et de vous ramener autour de nouveaux bivouacs, je ne saurais fermer ce chapitre sans dire un mot de la contreguérille, des troupes égyptiennes, autrichiennes, belges et mexicaines, et surtout sans réhabiliter une arme dont le troupier français fait peu de cas, et qu'il désigne sous le nom dérisoire de Tringlots.

Faisant plutôt un métier de charretier que de soldat, le train militaire a rendu des services tellement importants au Corps Expéditionnaire, que sans lui, il est très-probable que vingt-cinq mille hommes n'auraient jamais réussi à faire flotter sur les pics des Andes, leur drapeau triomphant. Service pénible s'il en fût un, nuits et jours par chemin, obligé de se suspendre à la crête des précipices pour ne pas être entraîné avec ses chevaux et ses fourgons au fond de l'abîme, de se jeter dans la boue jusqu'au menton pour retirer ses équipages qui se noient, de rester inactif devant les boulets de l'ennemi, et de maintenir, dos tourné, ses animaux qui se cabrent de terreur sous les rafales terribles de la mitraille : voilà la vie du Tringlot. Si sa carrière n'a pas tout le brillant et le vernis éclatant qu'a celle de ses camarades, il a du moins sa part plus large de fatigues et d'ennuis. Chez lui, le courage de se sacrifier tient lieu de la gloire de combattre, et si sa croix d'honneur n'a pas été gagnée dans le sang de l'ennemi, il peut se dire qu'elle n'en a pas moins été honorablement acquise, car il l'a ramassée dans les sueurs de son travail et de son dévouement.

Le trait d'union qui relie ensemble le corps expéditionnaire et les contingents étrangers était la contreguérille, dans l'organisation de laquelle entraient pêle-mêle, Français, soldats congédiés, aventuriers de toutes les religions et de tous les drapeaux, vrais démons rouges, *demonios colorados*, qui ont mérité, à coup sûr, cette énergique épithète. Grassement payés — un dollar par jour — vivant

¹ M. le Général de division Trochu, vient de publier à son tour une magnifique étude militaire, intitulée "*l'armée française en 1867.*" (NOTE DE L'AUTEUR.)

en vrais nababs dans les villages où ils sont stationnés, faisant le coup de feu avec autant d'insouciance qu'une bande de moutards jouant au soldat ; ils ont été commandés par un homme dont la mémoire ne s'éteindra pas de sitôt au Mexique.

Ancien colonel d'état-major de l'armée française, mis en disponibilité pour une histoire trop longue à raconter ici, l'étranger qui entreverrait une première fois la belle tête du colonel Dupin, la prendrait pour le parfait modèle du buste d'un patriarche. La bonté et l'énergie semblent se donner la main sous son épaisse barbe blanche, et, à voir la douce expression de ses yeux mélancoliques, jamais on ne se douterait que les jolies veuves de l'Etat du Tamau-lipas ont souscrit, entre elles, la somme de \$200,000, payable au galant qui leur rapporterait dans un plat, le chef vénérable du colonel. Pendant bien longtemps, il a été le seul, avec le colonel du quatre-vingt-unième de ligne, le comte de Pothier, qui ait compris la manière de traiter ceux qui incendient les villages, volent et assassinent les citoyens paisibles, éventrent les femmes et massacrent sans pitié les vieillards et les femmes sans défense.² Plus d'un guérillero lui doit son coup de grâce, sa dernière cartouche, et comme on sait que le père Dupin n'est pas trop avare de ses munitions, ils ont pris le parti de faire leurs petits coups de mains dans les états limitrophes de son département, sachant bien que cette désespérante tranquillité causerait plus de mauvais sang au colonel que toutes leurs démonstrations hostiles.

Cette énergique résolution de ne jamais faire quartier aux ennemis de l'ordre et du droit des gens, que les turcos et les contre-guérilleros mettaient si minutieusement en pratique, a été aussi suivie à la lettre par les Egyptiens. Leur blanc costume oriental fait ressortir à merveille leur teint couleur de cirage anglais. Taillés en tambours-majors, ils sont de force à lutter contre un grenadier de la Garde, et, sur leur constitution robuste, le vomito et les maladies pestilentielles que font naître les marais de la terre chaude ont eu rarement prise. Leur présence seule était une panique, et bien souvent le chacal a du tressaillir de joie au fond de son terrier en entendant leur cri de combat : "Chouïa ! chouïa !" répercutés par les échos des Chiquihuites et des Cumbres. Toujours il a été pour eux un signal de liesse et de festin, et partout où le *fellah* Egyptien a planté sa tente au Mexique, ces deux insatiables mangeurs de cadavres, le chacal et le zopilote, suivaient leurs four-nisseurs. Leurs funèbres glapissements de joie allaient porter

² Termes de la proclamation que Maximilien a lancée le 2 octobre 1865, décrétant la peine de mort contre tout bandit pris les armes à la main.

jusque dans les sombres repaires du brigand de la montagne, la nouvelle de l'entrée en campagne des implacables *negros*, et alors tout fuyait et se cachait devant ces terribles précurseurs de la mort et de la destruction.

Le contingent autrichien, composé de génie, d'artillerie, d'infanterie, de lanciers, de hussards et de uhlands, avait en partage le service de la zone tempérée. Il était placé sous les ordres du général le comte de Thun, et il serait difficile de rencontrer ailleurs un corps d'armée plus beau et mieux discipliné. Ressemblant à s'y méprendre au militaire anglais, le troupier autrichien est généralement plus grand et plus fortement bâti. Il manœuvre avec autant de précision que ces petits soldats de plomb que nos mères nous donnaient, lorsqu'enfants nous avons été bien sages ; mais il en a aussi la raideur de mécanisme, et, à Solferino, il avait déjà sur le ceinturon de sa giberne les bayonnettes françaises, qu'il en était encore à ses feux de peloton. Comme organisation interne, les régiments autrichiens sont sans rivaux, et la masse de rapports que, dans une année, chaque officier est obligé de transmettre aux quartiers généraux, effrairait à juste titre plus d'un employé de ministère. Non-seulement on y fait un compte-rendu du service de chaque heure, mais chaque homme a des notes secrètes sur sa vie et ses habitudes déposées dans un casier spécial, et ses troupes seraient-elles stationnées dans le village le plus insignifiant du monde, que leur commandant est forcé de tracer par écrit et d'envoyer au ministère de la guerre, les plans d'attaque et de défense de chaque ruelle, de chaque mâsure ; des détails minutieux sur la possibilité d'une surprise, et les moyens les plus expéditifs de s'y maintenir et de s'y fortifier. On comprend bien qu'au Mexique, ils ont dû se départir un peu de tout ce bagage de discipline, et dans cette chasse au banditisme, ils rivalisent d'ardeur et de sang froid sinon de bonheur avec les Zouaves et les Turcos.

Une rumeur généralement trop répandue, et que j'ai trouvée jusqu'ici, tendrait à attribuer le peu de succès qu'ont eu depuis si longtemps les armes autrichiennes, à l'ineptie et à l'incapacité du cadre de ses officiers. Partout où j'ai vu des officiers Autrichiens je me suis plu à admirer leurs vastes connaissances, leurs profondes études, et sous le rapport de l'érudition je n'hésiterais pas à les déclarer supérieurs à l'officier Français. La plupart de ces revers ont pris leur source dans cette roideur de mécanisme dont je parlais plus haut. Quant à son courage, des anecdotes comme celle ci, que je trouve dans la *Gazette Universelle*, en disent plus que des pages entières.

A la suite de la bataille de Sadowa, les officiers de l'ambulance

prussienne se rendirent sur le terrain de la lutte avec les cordiaux de la pharmacie, car il faut leur donner cette justice, qu'ils ont été admirables de vigilance et de dévouement et toujours et partout— dans cette tâche terrible. Sur le bord d'un fossé, ils trouvent un jeune enseigne de Croates, tout criblé de blessures et râlant son agonie. On s'empresse à lui porter secours, il résiste et supplie qu'on le laisse mourir en paix. On insiste : il jure que l'eau froide lui fait du bien. La courtoisie exigeait qu'on se retirât après de semblables protestations. On le laissa donc.

Une demi-heure plus tard, les médecins repassèrent et trouvèrent le jeune homme étendu raide mort.

En redressant le cadavre, on découvrit sous son manteau, au fond du fossé... le drapeau du régiment. Cet héroïque enfant sauvait l'honneur du drapeau au prix de sa vie.

Il était assez curieux de voir à côté l'un de l'autre ces ennemis de la veille, les uns décorés de la croix de fer de Magenta et de Solférino, les autres portant modestement la médaille commémorative de l'expédition d'Italie. Parfois encore pendant mon séjour, les vieilles haines de jadis se rallumaient, mais presque toujours elles finissaient par se noyer dans une double ration où par s'étouffer sous les cendres des bivouacs. ¹

¹ Au retour du siège d'Oajaca, en passant par Puébla, une violente querelle eut lieu entre quelques artilleurs Français et un détachement de hussards Croates. Ils étaient attablés autour d'une énorme quantité de choppes de bière, et plus d'une protestation d'amitié et d'inaltérable dévouement avait été échangée, lorsque tout à coup un sergent Autrichien en verve, eut la malencontreuse idée d'entonner la chanson de Becker :

“ Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ;

“ Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

“ Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu ;

“ Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se reflèteront dans son miroir.

“ Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

“ Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.”

Écoulées dans un morne silence par les artilleurs Français, la réponse à ces paroles ne se fit pas longuement attendre, et un brigadier Alsacien se mit à en tonner sur le même air, “ le Rhin Allemand ” d'Alfred de Musset :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,

Il a tenu dans notre verre.

Un couplet qu'on va chantant

Efface-t-il la trace altière

Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Au commencement, les officiers Français eurent peine à s'habituer au tutoyement que le code autrichien exige entre les militaires du même grade, mais petit à petit ils s'accoutumèrent à cet excès de camaraderie. De fréquents échanges de courtoisie et de politesse resserrèrent peu à peu les liens de l'amitié et lorsque je quittai Mexico, il n'y avait plus que la musique du 81ème de ligne et les cent cinquante imprésarios du régiment autrichien pour se faire la guerre à coups d'ophicléïdes et de trombones. Guerre harmonieuse et poétique, où les notes de Glück et de Beethoven remplaçaient les grandes voix du canon et du mortier, où les seules armes à craindre étaient les yeux noirs et brûlants des créoles du Paséo et de l'Alaméda.

Groupés autour de la fille de leur vieux roi, les Belges forment un beau régiment de la Garde Impériale, et leur coquet costume rappelle à s'y méprendre celui des folâtres damoiseaux du moyen-âge. Néanmoins, en grande tenue, leur immense chapeau calabrais leur donne un aspect trop théâtral. Ils sont disséminés dans

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
 Son sein porte une plaie ouverte,
 Du jour où Condé triomphant
 A déchiré sa robe verte.
 Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
 Que faisaient vos vertus germanes,
 Quand notre César tout-puissant
 De son ombre couvrait vos plaines ?
 Où donc est-il tombé, ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
 Si vous oubliez votre histoire
 Vos jeunes filles, sûrement,
 Ont mieux gardé notre mémoire ;
 Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
 Lavez-y donc votre livrée ;
 Mais parlez-en moins fièrement.
 Combien, au jour de la curée,
 Etiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand :
 Que vos cathédrales gothiques
 S'y reflètent modestement ;
 Mais craignez que vos airs bachiques
 Ne réveillent les morts de leur repos sanglant !

A peine, les premières stances de ce morceau étaient-elles achevées, que déjà les baïonnettes brillaient hors du fourreau, et le sang aurait coulé à flot, si le général prévenu à temps, n'avait pas fait coffrer ces terribles amateurs du "libre Rhin Allemand." (NOTE DE L'AUTEUR)

l'Etat du Mexico et dans celui de Michoocan, et pour des conscrits qui ne savaient pas même charger leurs carabines lorsqu'ils sont débarqués à la Vera-Cruz, ils ont prouvé pendant quelque temps du moins, qu'ils connaissaient leur consigne — aller en avant et mourir. A Tacambaro, trois cents des leurs surpris dans une église par les forces de Regules, se battirent jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de déshonorer leur nouveau drapeau par une capitulation honteuse. Pour une première étape, cela promettait, si par malheur, l'esprit d'insubordination ne s'en était mêlé.

A tout seigneur tout honneur, et je terminerai ce chapitre par où j'aurais peut-être dû le commencer, les troupes Mexicaines. Sur leur compte je serai bref, car ennemies ou amies, elles ne valent pas grande chose. Ivrogne et trainant derrière lui un séraïl trop considérable de femmes pour être brave, le soldat indigène s'est trop habitué pendant le demi-siècle de révolution qui a pesé sur son pays, à suivre la loi du plus fort et du plus riche, pour s'attacher fermement à une cause qui n'a qu'un but, la justice, et qu'un drapeau l'honneur. La plupart des généraux ralliés à l'Empire—Mejia, Mendoza et quelques autres exceptés—sont des transfuges sur lesquels personne ne peut compter, et l'on est tellement convaincu de ce triste état de chose, que pendant toute la durée de mon séjour au Mexique, un simple sous-lieutenant français avait préséance et commandement sur un officier indigène, de quelque grade qu'il fût. Quant à cette fameuse armée de libéraux placée sous les ordres de M. Juarez, les prouesses de ces prétendus défenseurs de la nationalité Mexicaine, se bornent à massacrer des soldats inoffensifs comme ceux de Paso del Macho de San Luis de Potosi ; de San Jacinto ou de Puebla à faire dérailler des convois de chemin de fer ; à *lasser* nos sentinelles avancées ; à fuir devant nos bayonnettes pour aller s'enfermer dans quelques villes où ils font le simulacre de se défendre. Puis, une fois le siège ouvert, à désertier par compagnies, par bataillons entiers, comme durant le siège d'Oajaca, et lorsque la France couroucée les a fait tomber à ses genoux, donner leur parole d'honneur comme M. le Général Ortéga lors de la reddition de Puebla, et profiter de la confiance que l'on met en leur gentilhommerie, pour s'esquiver sous un déguisement quelconque à travers nos avant-postes, et recommencer de plus belle.

Aussi avec de pareils adversaires les Corps Expéditionnaires avaient-ils pris le parti de faire peu de prisonniers. La voix du sang a beau crier, la voix de la justice l'étouffe et ses derniers arguments ne triompheront que du jour où le dernier guérilleros, le dernier bandit se sera affaissé pour toujours sous une balle

vengeresse. Cette dure nécessité a été comprise pendant quelque temps au moins, et tant que la loi martiale a poursuivi sa mission terrible, le pays est sorti de sa torpeur, la sécurité est revenue, les croix du chemin n'ont plus été aussi nombreuses, et les troupes fatiguées se sont reposées. Ses décrets sans appel, étaient rendus sur ce principe de logique incontestable, que Napoléon émettait dans une de ses proclamations : " Sans justice prompte il n'y a que des partis, des oppresseurs et des victimes." Malgré tout ce que peuvent dire à l'étranger les personnes toujours à l'affût d'un révolutionnaire ou d'un homme en rupture de ban, pour le grimper sur le piédestal des proscrits et des martyrs, elle doit continuer jusqu'à la fin sa tâche sans faiblir et sans broncher.

C'est sur sa mâle vigueur et sur son énergie que repose toute entière l'œuvre de pacification et de tranquillité pour laquelle le Corps Expéditionnaire Français est venu de si loin afin de l'y consolider. A mesure qu'elle frappera, cinquante-quatre années de guerre civile, d'anarchie, de pillage de grands chemins, de meurtre, d'intrigues scandaleuses, de malversations, de malhonnêteté s'effaceront, et le Mexique, reprenant la voie du progrès et de la civilisation, aura fini par trouver cet idéal qu'il cherche en tâtonnant depuis si longtemps, l'amour du beau, de la concorde, de la moralité, de la famille, quatre amours qui, lorsqu'ils se groupent ici-bas, les uns avec les autres, prennent—mais dans toute sa véritable acception parce que là ils découlent de Dieu et non du sensualisme—le nom de liberté.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(A continuer.)

DE L'ÉGLISE. ¹

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

SECOND CARACTÈRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, ELLE POSSÈDE LA
PLÉNITUDE DE LA VÉRITÉ RÉVÉLÉE.

MESSIEURS,

En reprenant ce cours de conférences, que d'autres ministères, et les solennités religieuses ont interrompu, permettez-moi de rappeler l'ordre et l'enchaînement des vérités que nous avons démontrées.

Dans les deux premières conférences, nous avons établi la constitution de l'Eglise comme société à la fois divine et humaine et, par là même, parfaitement distincte des autres sociétés; comme société des âmes, unies dans une même foi; lien d'unité qui suffit à l'Eglise pour maintenir les fidèles, et qui la rend indépendante des sociétés civiles.

Dans les trois conférences suivantes, nous avons démontré la nécessité d'une autorité souveraine pour gouverner cette société; d'une autorité divine et humaine, pour diriger une société divine et humaine; d'une autorité infaillible pour définir et imposer la foi.

Ces notions claires suffisent pour faire reconnaître la véritable Eglise de Jésus-Christ. Car, seule, l'Eglise catholique forme une société religieuse unie dans une même foi; seule, elle se présente avec une autorité divinement humaine et infaillible.

¹ L'un des directeurs de ce recueil ayant entendu cette conférence dans l'Eglise du Gesù, a cru que sa publication pourrait être utile aux lecteurs qui ont besoin d'être éclairés sur les questions qu'elle traite. Il a, en conséquence, demandé le manuscrit à l'éloquent prédicateur, qui a bien voulu le prêter. (*Note de la Rédaction*).

Mais dans un pays où l'Eglise catholique est environnée de tant d'églises rivales qui, toutes, prétendent au titre de véritable épouse de Jésus-Christ, il importe de tracer d'une manière plus précise les caractères qui distinguent la véritable Eglise des églises séparées. Quels sont ces caractères ?

Jésus-Christ a fondé son Eglise pour continuer sa divine mission sur la terre, pour conserver et répandre, partout et toujours, les trois dons surnaturels que le péché nous avait ravés, et qu'il nous a rapportés du ciel. La vie divine ou la grâce, la vérité révélée, et la sainteté.

La véritable Eglise est donc celle qui conserve et répand partout ces trois fleuves de vie, de vérité et de sainteté.

Mais les églises séparées ne prétendent-elles pas posséder aussi ces trois dons, et ces trois caractères ? N'ont-elles pas la vie, puisqu'elles existent ? La vérité, puisqu'elles enseignent ? La sainteté, puisqu'elles en possèdent la loi, l'évangile ?

Il est vrai, toutes les églises sorties de la véritable, ont pu conserver quelque chose de ce qu'elles ont puisé à leur source commune : l'erreur, ce n'est pas le néant, c'est l'altération, c'est la corruption de la vérité. Mais entre l'erreur et la vérité, est-il difficile de distinguer ?

Dans la dernière conférence nous avons étudié le premier caractère de la véritable Eglise, la vie. Les églises séparées ont une apparence de vie ; mais, dans la réalité, n'est-ce pas la mort ? nous l'avons constaté.

L'Eglise catholique au contraire a la vie, la plénitude de la vie ; elle la communique aux nations civilisées et aux peuplades barbares ou sauvages ; depuis dix-huit cents ans elle triomphe des persécutions du glaive ou de la parole, des révolutions et du temps.

Si, maintenant, nous pénétrons plus avant pour rechercher la raison de cette puissance, nous la trouverons surtout dans la vérité, qui est le second caractère distinctif de la véritable Eglise.

La vérité est la grande force de l'Eglise ; c'est même par la prédication de la vérité qu'elle commence pour amener les peuples infidèles à sa foi.

Mais ici nous nous trouvons encore en face des églises séparées qui prétendent avoir aussi le caractère de la vérité. Elles possèdent, en effet, des vérités ou des portions de vérité ; car l'erreur porte toujours sur une vérité dont elle abuse. Comment donc distinguons-nous la véritable Eglise de celles qui ne le sont pas ?

La véritable Eglise est celle qui possède non-seulement quelque

portion de vérité, mais toute la vérité révélée par Jésus-Christ, c'est-à-dire, la plénitude de la vérité religieuse.

Or, à quels traits, à quel caractère reconnaître cette vérité complète, entière ? Demandons-nous d'abord quels sont les caractères de la vérité ?

Dieu est un, universel et perpétuel ; la vérité religieuse est donc une, universelle et perpétuelle. La véritable Eglise est donc celle dont l'enseignement possède la plus haute puissance d'unité, la plus haute puissance d'universalité, la plus haute puissance de perpétuité.

I

L'unité est le grand caractère de la vérité religieuse ; elle est une dans son dogme, une dans sa morale, une dans son culte. Car, en tout et partout, l'unité se constitue par la trinité. C'est la grande loi de la création. Quelle est donc l'église dont l'enseignement présente la vérité avec ce triple caractère d'unité ?

Remarquez d'abord avec moi un phénomène étrange. L'homme est un être enseigné, il ne connaît la vérité religieuse que par l'enseignement. Et cependant, seule, l'Eglise catholique se pose dans le monde avec un véritable enseignement ! Créée, dans son action apostolique, par cette parole de Jésus-Christ : *« Allez, enseignez toutes les nations ! »* Seule, elle accepte, seule, elle conserve cet héritage de l'enseignement !

Voyez l'impuissance doctrinale des religions payennes ! ont-elles jamais enseigné ? Est-ce qu'on aurait pu sérieusement discuter la divinité des trois cents Jupiters et des cent mille dieux ou déesses que l'imagination ou les passions avaient créées ? Est-ce qu'aujourd'hui encore les religions de la Chine ou des Indes se discutent ? Nos missionnaires pourraient-ils sans rire, mettre en question la divinité des cinq cents mille idoles du Bouddhisme ?

L'Islamisme a-t-il jamais discuté la personne de Mahomet, sa mission, son inspiration, ses prétendus miracles ? A-t-il jamais employé d'autre argument que le glaive ? d'autre moyen de persuasion que la victoire ?

L'Eglise grecque a trouvé mille subtilités pour attaquer l'Eglise catholique, dont elle se séparait ; mais a-t-elle pu, dans son schisme, conserver l'autorité de l'enseignement ?

Non, elle n'a su se soutenir qu'en se plaçant sous la protection de la loi civile qui défend la discussion et le prosélytisme ! Oui, dans la Grèce moderne comme dans la Russie ; sous le gouver-

nement constitutionnel d'Athènes comme sous le despotisme de Constantinople ou de St. Pétersbourg, le grand schisme d'Orient n'a trouvé d'autre moyen de défense et de conservation, que cette loi qui révèle une double peur, peur de sa propre impuissance, peur de la puissance de la vérité !

Le protestantisme s'est levé au cri de la liberté, mais c'est avec le glaive et en caractères de sang qu'il écrit le dogme du libre examen. Calvin fait brûler ceux qui ne pensent pas avec lui et comme lui ; l'anglicanisme ne s'est établi que par la spoliation, l'emprisonnement, l'échafaud ; et, pendant deux siècles, il ne s'est maintenu que par une persécution permanente. En Suède, en Norvège, l'oppression subsiste encore ; les catholiques sont hors la loi. En Prusse, et en d'autres contrées d'Allemagne, on commence à peine depuis quelques années à concéder un peu de liberté à l'Eglise catholique.

Partout le protestantisme dans son origine, et pendant deux siècles, s'est appuyé sur le sabre et non sur l'enseignement.

Là même où la liberté de conscience et d'examen a passé dans la loi, comme aujourd'hui en Angleterre, le protestantisme peut-il avoir un enseignement ?

Proclamer, en matière de foi religieuse, le sens privé, l'interprétation et l'inspiration privée, n'est-ce pas renverser l'enseignement par sa base ? Tout enseignement repose sur des principes certains et reconnus. Or, quels sont les principes certains et les vérités reconnues dans l'église anglicane ? Si, en vertu de son inspiration privée, chaque fidèle peut nier, comme il arrive si souvent de nos jours, ce qui fait le fond même de la religion chrétienne, l'inspiration des livres saints et la divinité de Jésus-Christ, quelle doctrine peut-on y enseigner ?

Le ministre protestant peut-il enseigner, comme certain, un dogme quelconque sans se mettre en contradiction flagrante avec le principe même du protestantisme ? Oui, Dieu a tellement constitué sa vérité qu'on ne peut s'établir à côté, où contre, sans tomber dans l'impuissance de la contradiction.

L'église anglicane est donc sans autorité pour enseigner : à chaque vérité qu'elle propose, tout fidèle peut répondre, que, d'après son sens et son inspiration, c'est une erreur profonde. Avec des hommes inspirés il n'y a pas de discussion possible !

Seule, l'Eglise catholique a un véritable enseignement ; seule, elle a cette confiance en elle-même et dans la vérité. Elle expose ses dogmes, établit la vérité de la révélation et de la tradition sur lesquelles ils reposent ; les convenances qui les rendent raisonnables. Elle ne cache pas son enseignement au fond des sanc-

tuaires ; elle a partout des écoles et des chaires où elle enseigne les savants et les ignorants : elle remplit le monde de sa parole, nos bibliothèques de ses livres. Aucune science n'a parlé, écrit, imprimé comme la science catholique. Sûre de la vérité, elle ne craint pas la lutte ; elle aborde toutes les difficultés que lui apporte la science de chaque siècle et le progrès de chaque jour. Nos ennemis, pour nous attaquer et se donner une érudition facile, vont chercher dans nos théologiens leurs plus fortes objections, et laissent la réponse qui en est la claire solution. Ainsi faisait Voltaire, après tant d'autres ; nos incrédules modernes n'ont ni plus de science, ni plus de loyauté.

Dans cet enseignement, tout se tient, tout s'enchaîne, tout s'explique, dogme, morale et culte : c'est l'unité parfaite, caractère essentiel de la vérité. Car la vérité est une, comme l'erreur est multiple. Pour aller d'un point donné à un autre, il ne peut y avoir qu'une ligne droite, mais des lignes courbes à l'infini !

Pour conduire l'homme à Dieu il n'y a qu'une seule religion vraie, mais des religions fausses à l'infini. L'Église catholique est cette ligne droite : elle possède la plus haute puissance d'unité.

Et, d'abord, la plus haute puissance d'unité dans le dogme. Nous arborons le drapeau de notre doctrine, sans crainte d'être pris en défaut. Notre symbole est net, précis, complet : il enseigne tout ce qu'il importe de savoir sur Dieu, sur l'homme et leurs rapports, sur le passé et l'avenir, sur le bien et le mal, sur la chute et la réparation, sur l'origine et les destinées finales : il y a, sans doute, encore des mystères, comme dans toutes les sciences ; mais comme la science, et mieux que la science, nous répondons à toutes les difficultés, et, si nous ne pouvons lever tous les voiles, nous faisons tomber toutes les objections, et nous donnons à la raison toutes les garanties qui rendent notre foi souverainement raisonnable.

C'est, en second lieu, la plus haute puissance d'unité dans la morale. Manifestation de l'amour substantiel du Père et du Fils, la morale catholique, sort des deux lois génératrices de toute la législation évangélique, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. De ce double amour jaillissent, comme de leur source profonde, tous les devoirs, toutes les vertus capables de développer le cœur, de former les mœurs pures, d'élever les caractères, de retracer dans les âmes la ressemblance et la sainteté de Dieu, et de constituer sur des bases solides la société domestique, civile et religieuse.

C'est enfin la plus haute puissance d'unité dans le culte. Il n'est point de religion sans un culte qui exprime et manifeste, par un acte extérieur, la vérité dans le dogme, la sainteté dans la morale. Le culte unit le ciel et la terre ; il rend à Dieu l'honneur qui lui

est dû ; il en fait descendre les grâces qui, seules, développent la foi et la sainteté dans les cœurs. Le fondement de notre culte c'est Jésus-Christ connu, adoré, aimé, réalisé dans la société. Le sacrifice de nos autels est la source des sacrements et de toutes les grâces. Il est à la fois, entre nos mains, un sacrifice et un culte de louange, d'expiation, d'impétration, d'action de grâces et d'amour !

Nous avons donc cette triple unité ; nous tenons à notre symbole, et, au besoin, nous donnons notre sang, notre vie plutôt que de sacrifier une vérité de notre dogme, une vertu de notre morale, une cérémonie de notre culte ! Telle est l'Eglise catholique.

Les églises séparées vous présentent-elles cette unité qui est la forme essentielle de la vérité ?

Ont-elles l'unité dans le dogme ? Mais par sa nature, le protestantisme ne rend-il pas impossible tout enseignement dogmatique ? Le protestant, conséquent à son principe, n'a qu'un seul acte de foi : Je crois à moi-même, à mon inspiration, à mon interprétation privée, c'est-à-dire à ma raison ! Chaque temple, chaque ministre a sa foi particulière : les fidèles mêmes qui s'assemblent dans un temple et se groupent autour d'une chaire, ne peuvent former une église ; ils n'ont pas une même foi. Chacun accepte ou rejette l'enseignement d'après son sens privé.

Les sectes protestantes ne s'accordent que sur un point : Guerre à l'Eglise catholique ! Sur tout le reste elles sont divisées ! Cette vue ne suffit-elle pas pour montrer où est la vérité, où est l'erreur ? La vérité est une, l'erreur est multiple !

Dès son origine, le protestantisme subit la conséquence fatale de son principe. A la vue des divisions qui déchirent l'hérésie, Luther fait entendre ses plaintes, ses gémissements. Il prie, il gronde, il menace ; mais sa voix, toute-puissante naguère pour déchaîner les passions, a-t-elle la même vertu pour leur faire accepter un frein modérateur ? Son autorité, comme celle de l'Eglise, est méconnue. Pour retarder cette rapide dissolution de la Réforme, les chefs convoquent une espèce de concile protestant : on veut formuler et faire accepter un symbole : mais il est impossible de s'entendre ! On convient enfin d'une confession de foi, c'est-à-dire de quelques articles fondamentaux que tous devront reconnaître, sans pouvoir les discuter. Mais, comme cela devait être, les confessions se multiplièrent à l'infini ; on eut la confession d'Augsbourg, la confession de Worms, la confession de Strasbourg, la confession de Genève, de Belgique, de Hollande ! Et chacune accepte ce que les autres rejettent, nie ce que les autres affirment !

Depuis ces confessions de foi, l'œuvre de dissolution s'est poursuivie : de négation en négation, on en est arrivé à nier l'inspira-

tion divine de la Bible, le péché originel, la divinité de Jésus-Christ. A Genève, on traitait de mômiens, c'est-à-dire de gens surannés, à l'état de momies, les ministres qui croyaient encore à la divinité de Jésus-Christ.

Les protestants, qui tiennent aux traditions chrétiennes, font des efforts pour conserver du moins ce qui fait l'essence du christianisme. Deux fois, dans ces derniers temps, tous les évêques et les ministres protestants de France se sont réunis à Paris pour convenir de quelque article fondamental qui pût sauver la foi ; mais comment s'accorder lorsque la plupart nient le péché originel et la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire le christianisme lui-même ? Ces réunions bruyantes n'ont fait que révéler au monde les divisions qui déchirent toutes ces sectes, et nous apprendre que le protestantisme n'est plus une religion, pas même une doctrine !

Sans doute, il est des protestants qui, grâce à une heureuse nature et à une éducation plus heureuse encore, ont conservé dans la famille les traditions chrétiennes, et, par le cœur restent catholiques au sein de l'hérésie. D'autres, livrés aux études religieuses, comme les docteurs d'Oxford, sont à la recherche de ces traditions perdues, et quand l'amour de la vérité les dirige, ils sont conduits, presque sans s'en douter, aux portes de l'Eglise catholique. De là, ces conversions nombreuses de docteurs et de ministres distingués dans le clergé anglican. Conversions d'autant plus glorieuses qu'elles emportent toujours le sacrifice d'un riche bénéfice et d'une haute position dans l'église anglicane et dans le monde.

A la suite de ces conversions et de ces conquêtes de la vérité catholique, un grand mouvement se prononce actuellement dans certaine église d'Angleterre. Effrayée du vide de ses temples et de ses offices dont on a chassé Dieu, elle essaie de ranimer son culte et de réchauffer les âmes en adoptant les cérémonies et les ornements, le sacrifice et les sacrements de l'Eglise catholique. Les fidèles de cette église prennent le nom de *Ritualistes*. Le gouvernement anglais effrayé de ce mouvement, vient de nommer une commission pour arrêter l'église anglicane sur une pente qui pourrait la conduire à Rome. Mais vains efforts ! Ce mouvement ressort des besoins impérieux de la nature religieuse de l'homme. Longtemps l'hérésie a vécu de sa haine contre l'Eglise catholique ; aujourd'hui que ces haines tombent, on sent le vide, l'inanité de l'église séparée de la source de la vie, et les âmes se tournent vers elle. Mais on ne peut s'arrêter là ! Que servent nos cérémonies extérieures, si Dieu n'est pas là pour les remplir et les animer ? Qu'est-ce que l'oblation du pain et du vin, si Dieu, à la parole du prêtre, ne vient révéler et, en même temps, cacher sa présence réelle sous ces

voiles eucharistiques ? Qu'est-ce que la confession, si la parole du prêtre n'a pas la puissance de remettre les péchés ? Or le ministre anglican peut-il se donner cette puissance de commander à Dieu et de parler en son nom ? Cette puissance n'appartient qu'à l'église à qui Jésus-Christ l'a confiée. Hors de son sein, les sacrements et les cérémonies ne sont plus que des signes vides de réalité.

Mais ce mouvement annonce que cette Angleterre, qui était autrefois appelée l'Île des Saints, se rapproche et gravite vers le centre de l'unité et de la vérité. Saluons avec joie cette espérance de la voir bientôt reprendre sa place dans l'Eglise dont elle est sortie ! En revenant à nous, elle retrouvera ce que l'hérésie lui a ravi, la paix dans la vérité ! L'unité dans le dogme, dans la morale, dans le culte !

II

L'Eglise catholique a donc la plus haute puissance d'unité. J'ai ajouté que son enseignement possède aussi la plus haute puissance d'universalité, c'est-à-dire, qu'il est universel, parcequ'il possède toutes les vérités dont Jésus-Christ lui a confié le dépôt ; et, en second lieu, qu'il est universel, parcequ'il s'adresse à tous les peuples : *Euntes docete omnes gentes.*

Et, d'abord, la véritable église est celle dont l'enseignement contient toutes les vérités révélées.

La vérité religieuse ne se crée pas ; ni le talent, ni la science, ni la puissance n'y suffisent. La vérité religieuse vient du ciel. La gloire de l'Eglise, c'est de l'avoir recueillie sur les lèvres de l'homme-Dieu, et de l'avoir conservée sans en retrancher, et sans y ajouter un *iota*. Cette vérité est son trésor ; elle y tient comme à la vie. Toujours, elle l'a défendue contre les puissances de la terre, qui prétendaient l'asservir ou la réduire au silence ; elle a maintenu sa liberté au prix de son sang. On est toujours libre quand on sait mourir. Toujours, aussi, elle l'a défendu contre les erreurs de tous les siècles : elle a exposé, développé, défini la vérité catholique, mais elle n'a pas ajouté un dogme nouveau à son symbole.

Les autres religions ou églises n'ont que des vérités tronquées, incomplètes, souvent altérées par l'erreur ; et ce qu'elles ont de vérités, c'est de l'Eglise qu'elles le tiennent : ce sont des vérités catholiques ; et si ces religions ont conservé quelque vie, quelque efficacité dans les âmes, c'est à l'Eglise catholique qu'elles le

doivent. Ce qu'elles ont de vrai, de bon, nous pouvons le revendiquer comme un bien qui nous appartient, un bien catholique.

Lorsque Mahomet a pris pour dogme fondamental de sa religion, l'unité de Dieu, il n'a pas créé un dogme nouveau : c'est un dogme catholique, qui reste catholique et nous appartient. Si les vérités qu'il nous emprunte et qu'il altère par les erreurs de son invention, font des conquêtes sur l'idolâtrie, qui conservait moins de ces vertus religieuses, c'est à cette portion de vérité catholique qu'il doit ses succès.

Lorsque Luther prend la Bible pour en faire la base de la réforme, il n'ajoute pas aux vérités qu'elle renferme ; l'inspiration privée peut altérer et retrancher, et c'est ce qu'elle a fait. Mais toutes les vérités religieuses qu'a conservées le protestantisme, elles nous appartiennent, ce sont des vérités catholiques.

Dans toutes les religions fausses de l'idolâtrie, dans toutes les grandes hérésies qui ont déchiré l'Eglise, vous trouvez toujours le même caractère ; la vérité religieuse primitive ou chrétienne altérée, corrompue par l'alliage sacrilège de l'erreur et des passions !

Pour abrégé cette étude, arrêtons-nous aux innombrables sectes du protestantisme ; ce que nous en dirons peut s'appliquer à toutes les sectes qui se sont formées depuis le commencement du monde

La réforme a pris la Bible comme unique fondement de la religion ; avec la Bible elle a pris toutes les vérités qu'elle contient. Mais qu'en a-t-elle fait ? Venez, sectes innombrables, venez apporter le fruit de vos labeurs ; qu'avez-vous à produire au grand jour ? Avez-vous ajouté une seule vérité à notre symbole ? une seule vertu à notre morale ? un seul acte efficace à notre culte ? qu'avez-vous fait ? Ah ! vous avez agité le monde, fait couler des torrents de sang, renversé les autels, profané les temples, brisé les images des saints ; mais enfin qu'avez-vous fait ? Avez-vous élargi l'enseignement religieux ? ouvert de nouveaux horizons ? fait luire une lumière nouvelle ? Je regarde.... je ne vois que le chaos des doctrines ! Je prête l'oreille, je n'entends que des voix de blasphème !

Si j'interroge votre histoire, je vois que vous protestez contre tout dogme catholique. Vous niez, mais quelle vérité avez-vous ajouté à notre symbole ? vous avez nié l'autorité de l'Eglise en secouant son joug, comme Satan a nié l'autorité de Dieu en se révoltant contre lui ; mais est-ce la conquête d'une vérité ? Vous avez nié la divine infailibilité de cette autorité ; et, à sa place, vous avez mis l'infailibilité du sens privé, c'est-à-dire le chaos ! Vous avez nié le mystère de l'amour infini, le sacrifice adorable de nos autels, qui est le centre et la vie de notre culte ; et vous n'avez

plus qu'un temple vide comme le palais dont a chassé la royauté. Mais faire le vide dans le temple, est-ce ajouter à l'efficacité du culte ? Vous avez nié la confession, ce moyen puissant de régénération, quel moyen plus efficace avez-vous trouvé pour réhabiliter les consciences ? Vous êtes-vous donc enrichi en vous dépouillant ?

Je ne demande pas ce que le protestantisme a fait à l'endroit de la vertu, de la sainteté. Nous en parlerons en montrant la sainteté de l'Eglise.

A toutes les sectes, à toutes les églises séparées, nous dirons donc : Vous avez beau faire : jamais vous ne créerez un dogme nouveau ; jamais, non plus, vous n'anéantirez un dogme ancien. La puissance de créer et d'anéantir, est une puissance réservée qui n'appartient qu'à Dieu. Un pouvoir vous est laissé : vous pouvez altérer, corrompre, nier la vérité, comme vous pouvez altérer, corrompre, nier la nature, le corps et l'âme humaine ! mais vous n'anéantirez rien. Lorsqu'après bien des efforts et des insultes, vous croirez avoir triomphé de la vérité et tenir l'église de Jésus-Christ dans le tombeau, vous la verrez, tout à coup, soulever la pierre du sépulcre, et, comme Jésus-Christ, sortir triomphante et couronnée de gloire ! L'Eglise est donc catholique, parce qu'elle possède la vérité, et toute la vérité révélée !

Elle est également universelle ou catholique comme la vérité, parce que son enseignement s'adresse à toutes les nations qu'elle doit réunir dans son sein, selon la parole du Sauveur : *Euntes docete omnes gentes*. Le commencement de toutes choses, dit un Père grec, c'est l'église catholique. Elle a été établie dès le commencement pour recueillir dans son sein tous les élus de Dieu. La vérité et la grâce lui ont été données pour conduire les hommes au salut.

Elle est, en second lieu, catholique et universelle : c'est le nom qu'elle se donne, que tout le monde lui accorde, et qui la distingue de toutes les autres églises.

Enfin, elle est, de fait, catholique ou universelle, parce qu'elle est partout, en Amérique comme en Europe, en Asie comme en Afrique ; elle réunit dans son sein plus de fidèles que toutes les églises séparées ensemble.

Le protestantisme est sans doute répandu dans toutes les parties du monde ; mais cette diffusion ne suffit pas pour établir la catholicité. L'universalité c'est l'unité dans l'espace. Or le protestantisme manque de cette unité qui unit les âmes dans une même foi. Il n'est pas une église ; il se compose d'innombrables églises qui se séparent, se divisent et s'anathématisent.

On a prétendu que ces églises divisées sont autant de branches

unies sur un même tronc. C'est une erreur. Ces branches sont sorties de l'église catholique, elles sont séparées du tronc. Elles ne lui appartiennent plus. Elles ne sont pas non plus unies entre elles. Peut-il y avoir union de foi, de sacrement, de grâce, entre des églises qui admettent, et des églises qui rejettent le péché originel, la divinité de Jésus-Christ, la rédemption, les sacrements, le ciel, l'enfer? Le nom commun de protestantisme, qui n'exprime qu'une négation, ne suffit pas pour unir ces églises opposées.

Pour nous, au contraire, nous formons une seule et même église. Parcourez le monde : à l'orient comme à l'occident, au midi comme au septentrion ; partout, ne trouvez-vous pas le même autel, le même ministre, le même sacrifice, les mêmes cérémonies, les mêmes prières? N'est-ce pas le même symbole que tout le monde chante ou récite, le même enseignement qui descend de toutes les chaires catholiques, les mêmes sacrements qui s'administrent? Tous ne reconnaissent-ils pas une même autorité, soumis à leur évêque et avec l'évêque au Souverain Pontife de Rome?

Tel est le grand spectacle que présente au monde l'église catholique, son universalité, l'unité dans l'espace. Second caractère de la vérité.

III

Le troisième caractère de la vérité et de l'Eglise, c'est la perpétuité. Il ne faut ici qu'un regard pour distinguer la vérité de l'erreur.

L'Eglise enseignant toujours la même doctrine, n'est-elle pas aussi visible dans le monde, que la pyramide du désert l'est aux yeux du voyageur? Cet enseignement est d'un granit que le temps ne peut altérer. Il a son histoire qui date du commencement et que nous voyons se continuer sans changement.

Les églises séparées, au contraire, portent sur leur front la date de leur naissance et le signe de la nouveauté. Nous connaissons le jour de leur apparition dans le monde, nous indiquons l'heure où le père du protestantisme, Luther, doublement apostat, foulant aux pieds les vœux de la religion et du sacerdoce, vint sur la place de Wittemberg, brûler la bulle du Pape, et lever le drapeau de la révolte. A toutes les églises qui en sont sorties, nous disons : nous vous connaissons ; vous êtes nées d'hier ; nous vous devançons de quinze siècles ! Filles de la révolte, vous n'êtes pas une religion, vous n'êtes qu'une scission ! Votre histoire n'est qu'un perpétuel

changement, et pour vous réfuter et vous convaincre d'erreur, nous n'avons qu'à écrire, avec Bossuet, l'histoire de vos variations !

Pour nous, au contraire, nous venons en ligne directe des apôtres et de Jésus-Christ. Notre symbole est leur symbole, notre foi est leur foi ! Depuis deux mille ans bientôt écoulés, les évêques, leurs successeurs, et tous les prêtres, ont prêché au monde le même Dieu, la même foi, le même baptême ! Que serait-ce si nous évoquions ici toutes ces générations qui ont entendu leur enseignement ? Venez, oui, venez des quatre vents du ciel, peuples catholiques de tous les siècles ; faites nous entendre les accents de votre immortelle croyance ! Mais, c'est notre vieux symbole que redisent ces innombrables enfants de l'église ! Au milieu des variations et de la mobilité des doctrines humaines, cette unité dans tous les lieux et dans tous les siècles, n'est-elle pas un miracle permanent, un miracle visible qui atteste la divinité de cette église ? Voyez-là, cette église, toujours la même, avec son impérissable symbole, son inaltérable législation, et son culte éternellement un. Vingt siècles n'ont pas détaché une pierre de cet édifice de vérité ; et les générations, en passant devant son trône immuable, la saluent reine de l'éternité !

P. BERTRAND, S. J.

LE RITUALISME EN ANGLETERRE.

La chambre des Lords en Angleterre s'est dernièrement constituée en concile pour débattre une question de rubriques et de cérémonies. Ici, on ne serait pas médiocrement étonné, s'il prenait fantaisie à nos législateurs de faire des réglemens en ce qui touche à cette matière. En Angleterre, les choses se passent autrement. Le souverain, en son parlement, est le premier législateur de l'église établie par la loi. La suprématie royale, voilà le premier et le dernier mot de la constitution de cette église, le dogme générateur de son existence, le lien le plus fort de sa discipline. Le monarque n'est pas seulement " l'évêque du dehors " comme Constantin et Charlemagne se glorifiaient de l'être pour la vraie église ; mais il est vraiment juge en dernier ressort, le législateur suprême, le chef de l'église qu'il a lui-même formée, établie et organisée.

Le comte de Shaftesbury demandait donc, le 7 mai, permission à la chambre des Lords d'introduire un projet de loi pour arrêter les abus de ce qu'on est convenu d'appeler en Angleterre, " le Ritualisme." Plusieurs des seigneurs spirituels étaient en faveur de la loi projetée, et ils ne faisaient pas difficulté de reconnaître au monarque le droit de législation en cette matière purement spirituelle, comme on le verra. Le comte de Derby fut d'avis que l'on demandât à Sa Majesté de vouloir bien instituer et nommer une commission royale chargée de faire l'examen des abus dont on se plaint, et de suggérer les mesures qu'il conviendra dans la suite d'adopter. L'avis du premier ministre fut suivi. Nous verrons plus tard les résultats pratiques de cette décision. En attendant, il nous sera bien permis d'examiner pour notre compte quelle

est la signification de ce mouvement religieux qui agite les esprits depuis déjà plusieurs années. Sans être membre de la commission royale, rien ne nous empêche de dire en quoi consiste le ritualisme en Angleterre, de quels courants d'idées religieuses il est l'indice, où il semble devoir conduire ses adhérents et, en général, la société dite anglicane.

I

Nous ne craignons pas de dire que le ritualisme nous apparaît tout d'abord comme une protestation. A première vue, il n'y a là rien qui nous doive surprendre, et l'on serait tenté au plus de n'y voir que le développement d'une révolution religieuse qui, dans son exercice et de son aveu même, n'a toujours été qu'une suite malheureuse de protestations. Ici, toutefois, il y a autre chose : nous voyons dans une église dite réformée, dans une des parties innombrables en lesquelles s'est divisée l'œuvre des Luther et des Calvin, une fraction, un certain nombre d'hommes éclairés, pieux même, se lever pour protester contre ce qui se croit et se dit, contre ce qui se pratique ou plutôt ne se pratique pas dans leur église. Jusqu'à présent, ils sont encore membres de l'église établie, malgré ces sévères paroles d'un évêque anglican : " Nul enfant fidèle de notre mère, l'église d'Angleterre, nul homme aimant et respectant notre formulaire de prières..... ne peut en conscience et en honneur donner à ce mouvement religieux (le ritualisme) son consentement délibéré et son approbation." ¹ L'évêque de Salisbury (anglican) ne partage pas l'opinion de son confrère. Il y donc division même parmi les dignitaires de l'anglicanisme.

Les Ritualistes se rattachent au grand parti auquel le docteur Pusey a donné son nom. Il y a déjà quinze ans et plus qu'ils ont commencé à introduire les rites et les cérémonies du culte catholique dans leurs églises. Les puséistes demandent un retour complet aux doctrines de l'antiquité, un moment oubliées, disent-ils, en Angleterre. Les ritualistes, de leur côté, veulent accorder la discipline extérieure avec le dogme ; de là, l'introduction dans les offices publics de tout un système de rites et de cérémonies dont l'Angleterre protestante avait perdu le souvenir, ou ne se rappelait que pour les mépriser. On verra, plus tard, par quels rapports

¹ Ritualism. A sermon preached in Bristol Cathedral, Nov. 4, 1866. By Charles John, Bishop of Gloucester and Bristol.

intimes les dogmes de l'école d'Oxford tiennent à la liturgie des ritualistes.

Ceux-ci ne prétendent pas, au reste, s'écarter du sens des trente-neuf articles de la confession anglicane, lesquels sont en même temps la base de la constitution de cette église. Le XXe article dit : " L'église a le pouvoir de faire des réglemens et d'établir des " cérémonies." Les rédacteurs des articles n'ont pas entièrement éliminé l'ancienne liturgie. Le livre de la Prière Commune, (*Book of Common Prayer*) qui est le rituel autorisé, a conservé quelques restes, en petit nombre, de l'ancienne discipline. Développer ces restes décharnés, perdus dans les formulaires, au point d'y faire entrer à peu près toute la liturgie catholique, telle est l'œuvre que se proposent d'accomplir les ritualistes anglais. Ils dépassent même le but. Nous voyons que dans un livre intitulé " *Directorium Anglicanum*," espèce de manuel des cérémonies, ils entrent dans des détails assez puérils. Toute réaction est exagérée, au moins dans ses détails.

Le ritualisme qui est, comme nous le ferons voir, une réaction contre l'esprit calviniste, n'a pas échappé à cet inconvénient. John Bull n'avait pas l'habitude de poser en rubriciste ; il ne faut donc pas s'étonner de le voir embrouiller un peu les choses et marcher un peu trop pesamment autour de l'autel qu'il vient de relever.

Au moins l'intention est excellente et, en général, dignement exécutée. On a donc vu, depuis plusieurs années, un grand nombre de ministres anglicans essayer de renouer la chaîne des glorieuses traditions catholiques. La réforme avait brisé cette chaîne, en dépouillant les temples d'une magnifique liturgie, qui remontait jusqu'aux temps anciens. Mais aujourd'hui, les autels, brisés par les disciples de Calvin, sont de nouveau érigés ; l'encens, qui fume, fait monter au ciel la prière du peuple : le lieu de la prière est orné de fleurs, on n'est plus en proie à la fureur iconoclaste qui bannissait les images saintes. Les vieux chants catholiques sont entendus, et aux yeux d'un peuple émerveillé se déroulent toutes les pompes d'un culte que trois siècles d'abandon avaient fait oublier. A cette renaissance de toute une liturgie viennent s'ajouter plusieurs des pratiques de l'ancienne religion des anglais ; le jeûne, la confession et le culte de la présence réelle.

Il y a telles églises en Angleterre où les cérémonies catholiques sont imitées avec une fidélité vraiment extraordinaire. Le catholique saura toujours remarquer la différence entre la réalité et l'imitation, mais la ressemblance n'en est pas moins frappante. Nous avons entendu rapporter une aventure, qui fut pour une bonne Irlandaise, récemment arrivée en ce pays, une cause de

très-violente indignation. La famille où elle était entrée en service fréquentait une église dont le pasteur, sans être ritualiste, a imité beaucoup de nos cérémonies. On y conduisit la nouvelle arrivée ; c'était pour l'office du soir. Elle remarqua bien que les chants étaient en langue anglaise et elle commença dès lors à avoir des doutes quant à l'orthodoxie de ses maîtres et de leur pasteur. Néanmoins, comme tout le reste se faisait très-régulièrement, qu'elle voyait l'autel, les surplis, la chape du célébrant, elle se tranquillisa. Tout en disant son chapelet, elle vit arriver la fin des vêpres. Jusque là rien n'avait manqué, pas même l'encens au magnificat. Mais quand elle entendit le célébrant chanter les oraisons en langue anglaise, tous ses soupçons se confirmèrent ; elle n'y put tenir, et sortit à la hâte en disant : " Que le bon Dieu ait pitié de mon âme, c'est le *vieux garçon*¹ lui-même transformé en ange de lumière."

Nous n'avons pas les moyens de constater l'étendue et les développements que le ritualisme a pu prendre en Angleterre. Nous savons seulement qu'il a fait des progrès considérables, surtout depuis quelques années. Ces progrès sont assez importants pour attirer l'attention des évêques assemblés en synode, ainsi que du gouvernement lui-même. Un journal de Londres disait en décembre 1865 : " C'est un fait que les plus splendides églises de Londres, celles où la prédication est le plus inspirée par l'esprit de la doctrine catholique, où nous trouvons la liturgie anglicane célébrée le plus pompeusement par des ministres revêtus de chasubles et de dalmatiques, et l'autel orné de cierges allumés ; où le chant grégorien et les nuées d'encens produisent une frappante imitation du culte extérieur de l'église catholique ; ne sont pas situées dans les quartiers aristocratiques..... mais dans les quartiers bourgeois et dans les régions où habite l'artisan. Et dans tous ces endroits l'assistance se compose de la classe pauvre et de la classe moyenne."

On peut donc assurer qu'un nombre considérable² de ministres anglicans ont réussi à introduire dans leurs églises un cérémonial qui est un retour positif vers l'ancienne liturgie catholique. Nous avons dit qu'il y a là une protestation contre l'ordre de choses qui a été le résultat de la réforme en Angleterre.

Les auteurs des trente-neuf articles étaient évidemment imbus des principes calvinistes. Ils ont conséquemment introduit dans leur formulaire l'esprit iconoclaste de leur coryphée. C'est contre les doctrines anti-liturgiques des hérésiarques du seizième siècle

1 Old Boy, *alias* le diable.

2 Eux-mêmes disent 2,000.

que le concile de Trente a cru devoir protester par ces paroles : " Si quelqu'un ose dire que les cérémonies reçues et approuvées dans l'église catholique et qui sont en usage dans l'administration solennelle des sacrements, peuvent être sans péché, ou méprisées, ou omises, selon qu'il plaît aux ministres..... qu'il soit anathème." (Session VII. can. 13). Le ritualiste anglican est heureux de souscrire à cette doctrine et il cherche à la mettre en pratique. Il admet pleinement ce que dit le même concile, au chapitre V, de la session XXII : " La nature de l'homme étant telle qu'il ne peut aisément, et sans quelque secours extérieur, s'élever à la méditation des choses divines : pour cela l'Eglise, comme une bonne mère, a établi certains usages, comme de prononcer à la messe des choses à basse voix, d'autres, d'un ton plus haut ; et a introduit des cérémonies, comme les bénédictions mystiques, les lumières, les encensements, les ornements et plusieurs autres choses pareilles, suivant la discipline et la tradition des Apôtres, et pour rendre par là plus recommandable la majesté d'un si grand sacrifice ; et pour exciter les esprits des fidèles, par ces signes sensibles de piété et de religion, à la contemplation des grandes choses qui sont cachées dans ce sacrifice."

Précisément parce que, sur la question liturgique, ils se rapprochent de la vraie église, les ritualistes nous paraissent s'éloigner de la communion religieuse à laquelle ils se font gloire d'appartenir. Bien plus, ils protestent contre elle. Henri VIII, à la vérité, n'avait pas touché à la liturgie. Mais sous son fils Edouard VI, on en fit une nouvelle qui consiste surtout à éliminer une grande partie des cérémonies anciennes. A cette époque, le calvinisme avait pénétré en Angleterre. Les rédacteurs du formulaire de " prière commune " et des trente-neuf articles étaient plus ou moins imbus de cet esprit froid, indifférent à ce qui est beau, profondément hostile à la tradition catholique, et se plaisant dans une croyance sans culte, ou dans un culte tout au plus morne et froid comme le sombre hérésiarque de Genève. Partout où les disciples de Calvin purent introduire leurs doctrines, les saintes majestés, les joyeuses solennités du vieux culte, qui avait charmé et sanctifié tant de générations, furent impitoyablement abolies. La chaire du prédicant, la bible qu'il lisait et expliquait, tels devinrent à peu près les seuls objets du culte réformé. En Angleterre, sous Edouard VI, et sous Elizabeth, on n'osa pas aller aussi loin. Le peuple anglais est trop profondément traditionnaliste, pour qu'on pût impunément et tout d'un seul coup faire table rase de ce que les siècles passés avaient aimé et pratiqué. On se contenta donc de retrancher une partie, de modifier et de défigurer

le reste. On s'attachait, tout en respectant en apparence certains rites très-importants, à les exprimer d'une manière ambiguë.

Les questions de liturgie furent une des causes des troubles qui agitèrent le règne de Charles Ier. Les Puritains, les Têtes-Rondes de Cromwell étaient ennemis acharnés des rites et cérémonies ; en cela, ils se montraient disciples fidèles de Calvin. Sous Charles II, on retoucha encore la pauvre liturgie d'Edouard VI, et on acheva de la rendre aussi ambiguë et aussi insignifiante que possible. Le Père Newman, dans un de ses ouvrages,¹ fait parler deux archéologues anglicans. Les trente-neuf articles les inquiètent bien un peu dans leurs innovations en fait de costume ecclésiastique, de cérémonies et même de doctrine. " Il faudrait examiner " quelle signification peut être donnée aux trente-neuf articles, dit " l'un. D'abord, répond l'autre, il faudrait savoir si ces articles ont " une signification quelconque." Quelque soit le sens des misérables débris liturgiques contenus dans les formulaires anglicans, le clergé et les autres membres de cette église n'attachèrent que peu de prix aux pratiques extérieures du culte. La communion anglicane devint une religion confortable, une religion comme il faut, avec un service ennuyeux au possible, ne disant rien au cœur, n'élevant pas l'esprit au-dessus de la terre, ne reflétant plus le beau, cette splendeur du vrai, et laissant tomber les hommes dans ce froid formalisme qui a été l'un des traits distinctifs de la religion d'état, jusqu'au moment où les puséistes sont venus sonner l'alarme. Le rationalisme des déistes, qui ne comprennent pas la nécessité d'un culte extérieur, est la production du protestantisme calviniste ennemi des pompes de la liturgie.

Le ritualisme, au contraire, qui veut que les églises retentissent encore des chants inspirés par la foi antique, et que, dans le sanctuaire, autour de l'autel et dans la nef, se déploient les cérémonies saintes, le ritualisme rend un service incontestable à la religion, dans un temps où la tendance des esprits est à l'indifférentisme, à l'oubli des intérêts surnaturels. Sans le culte extérieur, exprimé dans un système savant et harmonieux de rites liturgiques, l'esprit religieux va diminuant, s'obscurcit et finit par disparaître sous une couche de matérialisme, ou s'endort du sommeil léthargique de l'indifférence. L'homme est ainsi fait ; le créateur a voulu se faire connaître à sa créature humaine par le spectacle des choses visibles sur lesquelles il a répandu les rayons de sa beauté, pour que notre esprit sût les réunir et monter à l'aide de ce flambeau jusqu'à la lumière inaccessible où il a établi sa demeure. La création tout

¹ Loss and Gain.

entière est pour l'homme un ensemble de signes sensibles, de sacrements naturels, qui excitent sa pensée et la portent vers les choses immatérielles et invisibles. Cette vérité, élémentaire pour nous, est méconnue par le très-grand nombre de ceux qui, oubliant que l'homme est composé d'esprit et de corps, ne conçoivent pas l'utilité et la nécessité d'un culte extérieur. En 1830, une grande partie des membres de l'église anglicane en étaient là, au moins pratiquement. On allait au temple, on écoutait le prédicateur, on récitait quelques prières, on chantait des hymnes et puis on s'en retournait. Tout cela ne disait rien au cœur, ne contribuait aucunement à développer le sentiment, les émotions religieuses. Voilà l'esprit contre lequel le ritualisme a protesté et proteste encore. Il affirme toute la théorie des sacrements : d'abord, des sacrements ¹, qui ne sont que des signes pour exciter en nous les sentiments religieux et nous élever à la connaissance et à la contemplation des choses religieuses ; ensuite, des sacrements plus saints encore, qui sont des signes aussi, mais des signes produisant les effets admirables qu'ils signifient. Autour de cette théorie rejetée ou défigurée par le protestantisme, les réformateurs de la réforme, les ritualistes groupent le système si harmonieux et si beau des cérémonies religieuses que le peuple aimait tant autrefois et dont l'absence a été si préjudiciable à sa foi et à sa vie chrétienne.

En travaillant à rétablir cette théorie, on rend un service véritable dans l'ordre religieux, et même dans l'ordre naturel. On s'est trop accoutumé à ne voir, dans les choses sensibles, que des moyens de jouissances, à ne les considérer qu'au point de vue purement matériel. Le ritualisme veut rétablir la véritable notion des rapports existant entre l'esprit et le corps, entre le monde visible et le monde invisible. Cette notion tend à s'altérer de plus en plus sous l'influence du positivisme désolant qui nous paraît être un des fruits les plus amers de la réforme. Dans l'ordre religieux, la tendance du mouvement que nous examinons est également recommandable, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut.

Que ce soit là un des principes du ritualisme, c'est ce que le dignitaire anglican déjà cité a lui-même remarqué : "Quelles sont, dit-il, les causes de ce mouvement ?..... Premièrement, nous devons y voir une réaction contre la froideur et l'oubli du passé,

¹ Le mot "sacrement" est pris ici dans un sens large, bien connu de l'antiquité. C'est un signe qui fait penser à une autre chose plus cachée ; à la grâce invisible. Aujourd'hui, par le mot "sacrement" on entend parmi les catholiques un "signe de la grâce invisible," mais un signe pratique, qui produit la grâce. Nous avons cru pouvoir employer ce mot dans ce double sens pour exprimer toute notre pensée, quoique nous n'ignorions pas que ce n'est plus l'usage de l'appliquer à un simple signe, comme le sont un grand nombre de rites religieux.

“ et un antagonisme clairement exprimé aux influences du calvinisme orgueilleux qui subsistaient encore parmi nous.” Et, certes, rien ne serait plus facile que de justifier, même en les rendant beaucoup plus fortes, les expressions du prélat anglican.

Le chapitre des cérémonies, inséré à la préface du livre de la commune prière, admet bien, sans doute, en thèse générale : “ Qu’il est convenable d’avoir des cérémonies ; que sans l’observation de certaines cérémonies, il n’est pas possible de conserver aucun ordre, aucune discipline, ni aucune paix dans l’Eglise.” En vérité, on ne pourrait pas dire moins que cela pour annoncer un système nouveau destiné à régler toute une liturgie ; ce qui n’empêche pas les pères de l’église anglicane de répandre, dans ce chapitre, un esprit profondément imprégné de calvinisme. Ce sont partout des reproches adressés à l’église catholique sur “ sa supertition et sa vanité ” en matière de cérémonies.

Beaucoup de rites ont été introduits “ par une dévotion indisciplinée et un zèle sans connaissance.” “ De là, de nouveaux abus,” qui prouvent “ que ces cérémonies méritent d’être rejetées et entièrement abolies, non-seulement parce qu’elles sont inutiles, mais aussi parce qu’elles ont aveuglé le peuple et entièrement obscurci la gloire de Dieu.” Et puis, “ il y en a d’autres qu’on a jugé à propos de retenir, quoiqu’elles soient d’institution humaine, tant pour conserver toujours l’ordre et la bienséance dans l’église, qui est le but qu’on se proposa en les instituant, que parce qu’elles sont propres à édifier.....”

La raison mystique de la liturgie est ici positivement mise de côté. Rien n’indique mieux la source où les auteurs ont puisé leurs inspirations. Les disciples de Cranmer, obligés de respecter au moins quelques lambeaux du corps de la liturgie chrétienne, se sont efforcés de leur arracher la vie, l’âme, le souffle mystérieux si fécond, dans les pays catholiques, en inspirations favorables aux beaux-arts, à la science et à toutes les merveilleuses tendances de l’esprit et du cœur de l’homme. Au fond, l’esprit qui les animait venait de Genève ; c’est le même qui, ces jours derniers, faisait douter si l’on devait permettre, dans les églises presbytériennes, la grave et solennelle voix de l’orgue. ¹

De tout temps, il s’est trouvé, dans l’église anglicane, bon nombre d’hommes plus fidèles à la tradition et à l’esprit chrétiens, lesquels ont protesté, même dans la pratique de la liturgie, contre ces principes ; s’efforçant de rendre leur “ service religieux ” aussi attrayant que possible. Mais, vraiment, si on excepte les ritualistes, le succès

¹ Synode presbytérien tenu à Montréal au commencement de ce mois.

n'a pas répondu aux efforts d'un zèle louable. Les "services de la basse église" étaient peut-être mieux suivis, grâce à certaines circonstances indépendantes de l'office liturgique ; mais, pour la haute église, il n'était pas rare de l'entendre ainsi qualifier : "*High and dry.*" C'est, croyons-nous, l'année dernière qu'un noble pair anglais, Lord Ebury, se plaignait à la Chambre Haute, de la longueur des offices et de l'ennui incontrôlable dont on y était saisi ; il proposait à leurs seigneuries, laïques et cléricales, de faire une loi pour abrégé tout cela, et, en même temps, galvaniser un peu cet ensemble de rites devenus vieux avant que d'être anciens. Le noble lord et ceux qui lui ressemblent n'auront, désormais, qu'à fréquenter les églises ritualistes et ils y trouveront moyen de vaincre l'ennui dont ils se plaignent d'avoir tant eu à souffrir. Il se pourrait qu'indépendamment d'une victoire remportée sur le *spleen*, ce culte nouveau pour eux produisit la conviction qu'ils ont été élevés dans un système fatal au vrai sentiment religieux.

De ce que le ritualisme est une réaction contre l'esprit protestant de Genève, on ne doit pas s'étonner s'il rencontre tant de sympathies et d'adhésions parmi les esprits les plus distingués et les plus recommandables de la communion anglicane. Tous ceux dont l'âme soupirait après le mystérieux, le surnaturel, la beauté religieuse, ne peuvent s'empêcher de ressentir de l'attrait pour un système qui semble répondre à leurs aspirations les plus aimées. Mais c'est précisément à cause de toutes ces idées de mysticisme, de sacrements et d'idéalisme religieux que le mouvement ritualiste réveille dans une société presque entièrement absorbée dans la recherche des biens matériels, qu'il a rencontré de si nombreux et si violents adversaires. Les uns lui font la guerre parcequ'il suppose un ordre d'idées et de préceptes tout autres que ceux dont ils sont intéressés à voir le règne se perpétuer en Angleterre. L'hostilité des autres leur est inspirée par les préjugés haineux qu'ils nourrissent contre tout ce qui, de près ou de loin, ressemble aux pratiques de Rome. En Angleterre, les églises où l'on célèbre le "service anglican" avec les cérémonies nouvelles, ont été bien souvent les théâtres de scènes violentes et très-grossières. Les célébrants étaient insultés de la manière la plus brutale ; les sifflets, les cris, les trépignements venaient interrompre l'ordre de l'office public. Souvent les officiers de police ont été contraints d'intervenir pour empêcher les assistants de se porter aux dernières violences.

Les évêques en "convocation" ont protesté l'année dernière, et cette année encore dans la Chambre des Lords, contre toutes ces pratiques. L'un d'entr'eux, l'évêque d'Oxford, n'est pourtant pas

sans avoir lui-même donné jusqu'à un certain point dans le courant d'idées dont le ritualisme n'est que l'expression. Un autre, l'évêque de Salisbury, s'est prononcé ouvertement en faveur des pratiques incriminées. Les autres dignitaires de l'église établie peuvent jusqu'à un certain point partager ces sentiments; mais ils n'oseraient les exprimer dans la crainte de se trouver en désaccord avec les tribunaux qui seront bientôt appelés à prononcer. Deux ou trois d'entr'eux, appartenant à la Basse Eglise, sont certainement très-hostiles au ritualisme.

Ce qui ressort surtout de leurs délibérations, c'est la triste idée qu'ils ont eux-mêmes de leur autorité. Ces dignitaires, ces prélats, ces chefs et pasteurs de la plus riche église du monde ne croient pas être juges de la légitimité de telle ou telle cérémonie. A eux de signaler les abus; à eux de demander la condamnation des coupables; mais c'est aux tribunaux nommés par la reine que réside le droit de décider "les causes temporelles et spirituelles."

Ce spectacle d'un juge laïque décidant en matière de doctrine, quand ceux qui prétendent appartenir à l'ordre dont l'Apôtre a dit: "Dieu vous à placés évêque, pour gouverner son Eglise," n'osent pas prendre en main la balance du jugement, est une de ces anomalies comme on n'en voit guère ailleurs que dans l'église d'Angleterre, établie par la loi. Le cas s'est déjà présenté plusieurs fois, et notamment dans l'affaire Gorham pour la régénération baptismale; dans celle de l'archidiacre Denison, au sujet de l'eucharistie: dans celle des *Essays & Reviews* qui révéla la plaie du rationalisme rongéant les entrailles de l'église établie; et enfin dans le procès fameux de l'évêque Colenso. Le tribunal appelé la "Cour des Arches" aura bientôt à se prononcer sur la légitimité des pratiques ritualistes; car le Dr. Tait, évêque de Londres, a déféré à ce tribunal le Rev. A. H. Mackenockie, pasteur de la paroisse de St. Albans, Holborn, Londres. La requête, présentée au Dr. Lushinton, président du tribunal, mentionne quatre chefs d'accusation.

1o L'élévation et l'adoration des espèces sacramentelles. 2o Avoir mis des cierges sur la table de communion. 3o L'usage de l'encens. 4o La pratique de mettre un peu d'eau dans le calice.

Un journal français, *Le Monde*, nous apprend que l'évêque pourrait bien perdre son procès à ce premier tribunal, mais il en appellera au conseil privé. Il ne tiendra pas les novateurs quitte de sitôt. Il a toujours été leur adversaire acharné, quoiqu'impuissant. Le trait suivant nous le fera mieux connaître sous ce rapport. Invité à dédier au culte anglican la nouvelle église de St. Michel, il se rendit sur les lieux avec son secrétaire. Il trouve l'église décorée avec

richesse, mais dans un goût qui n'est pas le sien. On remarquait, dit un journal protestant, au dessus de la "table de communion," quatre magnifiques bouquets de fleurs dans des vases placés entre les chandeliers contenant des cierges. Les hommes étaient assis à droite de l'autel, les femmes à gauche. L'évêque ne cacha pas son indignation à la vue de ces innovations ritualistes. Effectivement le pasteur, M. Lyford, appartient à cette école.

L'évêque ne fit pourtant aucune remarque au sujet des décorations insolites; il passa outre et se rendit à la sacristie où il fut reçu par les ecclésiastiques de la localité. S'adressant à M. Lyford, il dit :— Que signifient ces grands bouquets de fleurs sur la table de communion? La cérémonie ne commencera qu'après qu'ils auront disparu.

On lui obéit immédiatement. L'évêque jeta alors les yeux sur le clergé rangé autour de lui et il le vit revêtu du surplis, de l'étole, et des autres ornements propres au parti de la Haute Eglise. L'évêque dit alors tranquillement, mais avec détermination et sévérité :— Il faut que le clergé de mon diocèse paraisse dans la cérémonie de ce jour, avec l'habit simple et particulier aux ecclésiastiques de l'église d'Angleterre. Sur quoi les membres du clergé, alors présents, se regardaient les uns et les autres fort innocemment, comme s'ils ne comprenaient pas ce que sa seigneurie voulait dire.

Après quelques instants d'un silence assez embarrassant, l'évêque se tourne vers son clergé et leur dit :—Messieurs, je me vois forcé de vous prier de vouloir bien vous dépouiller de tous ces rubans.

Le Rév. M. Lyford fit une révérence à l'évêque et ôta son étole; en quoi il fut imité par les autres. Le prélat remarquant une petite croix au dessus du vestiaire, demanda ce que cela signifiait. Rien, lui répondit-on. Il la fit ôter. La procession se forma pour entrer dans l'église. Le peuple n'avait encore rien vu. Au dessus de la table de communion, il y avait une gravure du crucifiement avec une madone de chaque côté. L'évêque parut vivement indigné en apercevant cette représentation et en demanda raison. Les explications qu'il reçut ne parurent pas le satisfaire et il voulut immédiatement faire tout disparaître. Comme personne ne se souciait d'entreprendre cette besogne devant l'assistance nombreuse qui encombrait l'église, le Dr. Tait se contenta d'une promesse que la chose se ferait aussitôt après la cérémonie; et la consécration eut lieu selon la forme prescrite.¹

Le lendemain, un des plus puissants organes de l'opinion reli-

¹ *Morning Star.*

gieuse en Angleterre¹ racontait cette scène et il ajoutait : “ Lorsque Cromwell disait : Otez cette guenille, il avait une armée derrière lui. Quand l'évêque de Londres s'écrie : Otez-moi ces rubans, il peut avoir la populace (*mob*) derrière lui et pour lui ; mais il offense ceux qui voient dans l'étole, l'insigne de l'office sacerdotal ; et il rebute même les dissidents² qui chercheraient une liberté légitime dans l'Eglise.” On nous pardonnera la longueur de ces extraits, si l'on considère qu'ils nous initient à un ordre de choses assez étrange aux yeux des catholiques, et nous font en même temps mieux apprécier la position des ritualistes.

Depuis cette scène disgracieuse, l'évêque de Londres s'est ravisé. Comme nous l'avons vu, il a eu recours aux tribunaux, et, au moment où nous écrivons, la nouvelle nous parvient que la cause est jugée. Selon toutes les apparences, les ritualistes sont sortis victorieux de la lutte.

II

Quand même la renaissance d'une liturgie pompeuse et ornée des richesses de toutes les cérémonies anciennes, n'impliquerait de la part des ritualistes qu'une protestation contre la nudité et la froideur calvinistes ; une affirmation solennelle du système des symbolismes naturels et surnaturels qui est une conséquence de notre nature spirituelle et corporelle à la fois ; ce mouvement, ne fût-il que cela, aurait encore un certain droit à notre sympathie, et nous pourrions augurer que son action produira d'excellents résultats religieux, moraux et même esthétiques. Il ne faudrait pas voir dans ce mouvement de renaissance, une simple exposition de “ colifichets pieux,” de “ momeries anciennes,” comme disent les puritains ; des “ puérités absurdes,” des “ folies et des abominations,” comme s'exprime l'évêque³ protestant de Cincinnati, avec beaucoup d'autres en Canada, aux Etats-Unis et en Angleterre. Il peut se rencontrer, et il y en a certainement, des excès, des puérités, si l'on veut. Il y a même des erreurs très-malheureuses, comme nous le verrons ; mais le ritualisme n'en est pas moins l'expression d'un ordre d'idées infiniment au-dessus des conceptions froides, sèches et étroites de la réforme.

¹ *The Guardian*.

² On appelle dissidents ceux des anglais qui ne sont pas membres de l'église nationale.

³ Bishop McIlvaine to the Editor of the *Western Episcopalian*. December 1866.

Toutefois, il y a, dans ce déploiement extraordinaire de rites et de cérémonies, une autre pensée plus profonde, plus fondamentale, et dont les suites sont bien autrement graves. L'évêque américain que nous citons, il y a un instant, a bien saisi cette pensée. "Ce mouvement liturgique, dit-il, indique une doctrine, une doctrine avancée, telle que la simple liturgie de notre église n'en a jamais enseignée."

Quelle est cette doctrine? L'évêque de Gloucester et Bristol, déjà cité, l'indique ainsi d'une manière générale. "On peut voir dans le ritualisme une répugnance et une opposition de plus en plus déterminée à cette négation, impliquée ou ouverte, de l'ordre surnaturel, laquelle négation est, je le crains, le trait distinctif des temps où nous vivons. Nous pouvons y voir aussi un antagonisme loyal au socinianisme qui s'insinue secrètement de nos jours, renie d'une manière cachée notre cher Maître, dispute sur son Incarnation et doute même de sa divinité....."

"Ces cérémonies doivent donc être considérées, et on admet qu'il en est ainsi, comme les expressions d'une croyance et d'une doctrine."

Il ajoute que cette doctrine, "c'est la croyance au surnaturel et spécialement à la présence réelle, non pas telle qu'enseignée par les articles,¹ mais dans un sens absolu....."

Les adversaires modérés du ritualisme et même tous ses adversaires, le comprennent ainsi. Mais pour saisir toute la portée de ce mouvement, au point de vue dogmatique, il importe de connaître l'état de choses contre lequel il réagit et proteste.

Laissons parler sur ce sujet des protestants et des anglais. Ils ne seront probablement pas exposés à charger de couleurs sombres le tableau de l'état religieux où se trouve actuellement leur patrie. L'extrait suivant est de la *Pall Mall Gazette*, journal rédigé dans un esprit d'impartialité remarquable, et par des écrivains tout à fait distingués. Cet extrait est un peu long, mais c'est un tableau si frappant que l'on sera bien aise de le voir en entier. L'article fut écrit la veille de Pâques, à l'occasion des solennités de la semaine sainte. Après quelques mots d'introduction, l'écrivain remarque que le lendemain, jour de Pâques, il se débitera dans les églises

¹ Les XXXIX articles admettent une présence réelle dans l'eucharistie, ils reconnaissent que c'est un *sacrement*. Quant à la présence définie par le concile de Trente et reconnue dans tous les temps, il est impossible de la reconnaître dans ces articles. C'est la présence par la foi, condamnée par le concile de Trente, que l'on a voulu y enseigner. Avouons toutefois que les paroles employées au "Communion service," sont plus ambiguës et favorisent plus les ritualistes. Leur interprétation de l'art. XXVII donnée par l'évêque de Salisbury, a provoqué une protestation énergique en faveur du sens calviniste et sacramentaire dans lequel l'église nationale entend la présence réelle.

un grand nombre de lieux communs sur l'église et ses fêtes. " On nous dira que la saison de tristesse et de pénitence est passée, pour faire place à la joie ; et tous savent assez bien les divisions de cette espèce de discours. Ils comprendront bien probablement aussi combien ces discours sont lettre-morte, sans réalité, sans application aucune à leur vie journalière et à l'état ordinaire de leur esprit. A quelques exceptions près, le cours de la vie, de notre temps, a cessé d'être réglé par les idées ecclésiastiques. Nous ne sommes pas tristes pendant le carême. Nous ne nous réjouissons pas à Pâques. On s'interdit le travail à Noël et à Pâques comme on le fait plus longtemps en automne ; mais il est bien petit le nombre de ceux qui, s'ils voulaient travailler le Vendredi-Saint ou le jour de Noël, en seraient empêchés par des scrupules de conscience..... En un mot, il y a dans les classes les plus influentes de la société, un relâchement général dans les observances religieuses."

Il montre ensuite par des exemples, combien la notion et le sentiment du surnaturel tendent à s'effacer et à perdre de plus en plus leur influence, sur les relations ordinaires de la société.

" Sans doute, ajoute l'auteur, il y a des exceptions ; mais ces exceptions prouvent précisément la règle générale, en tant qu'elles sont des réactions contre la tendance que nous signalons..... Mais... les pensées des hommes sur tous les sujets importants, sur la législation, les amusements, le langage même et sur la manière de régler les habitudes de la vie, deviennent de jour en jour moins influencées par des doctrines religieuses précises et fixes."

Plus loin, il signale l'absence de convictions arrêtées sur la plupart des grandes questions religieuses ; un doute presque universel, dont le résultat doit être de conduire les esprits vers Rome, la capitale de la vieille religion ; ou bien vers les extrêmes limites de l'incrédulité. Mgr. Manning, archevêque de Westminster, faisait remarquer, dernièrement, que l'église d'Angleterre ne comprend dans son sein que la moitié du peuple anglais. L'autre moitié se compose de catholiques, de méthodistes, de presbytériens, d'unitariens, d'universalistes, et le reste. Dans ce grand nombre de personnes, qui vivent en dehors de l'église établie par la loi, les catholiques ont seuls " une déclaration de doctrine définie, précise et péremptoire." Les autres, partant du principe d'interprétation privée, n'ayant d'autre juge des controverses que leur jugement individuel, sont nécessairement livrés à tout vent de doctrine. Ce qui n'est malheureusement que trop visible, c'est que ces diverses

communions religieuses, ne possèdent pas un symbole dogmatique et qu'elles se combattent entre elles.

Quant à l'église anglicane, elle se divise et se subdivise de manière à rendre très-problématique la question de savoir si elle existe encore autrement que comme une institution de l'état, ayant ses lois, ses formulaires auxquels il importe de se conformer extérieurement, mais dont on n'est pas obligé de tenir compte dans le for intérieur. " Je tiens, a dit le juge qui a décidé la cause des *Essays and Reviews* en 1861, que c'est un principe de la loi anglaise que, si l'on excepte les cas où l'examen doctrinal est spécialement commandé par la législation, une personne dans les ordres peut avoir les opinions qu'elle veut, pourvu qu'elle ne les manifeste pas."

En 1862, le Dr. Tait, évêque anglican de Londres, lut un discours qui confirme pleinement les vues anti-dogmatiques du Dr. Lushington au sujet de la constitution de cette église. L'évêque, parlant aux jeunes membres de son clergé auxquels les fidèles demandent chaque jour quel est leur avis sur les points les plus délicats et les plus obscurs du dogme, ne " désire point qu'ils répondent par un *Credo* tout fait, une confession de foi bien arrêtée ; il admet qu'ils peuvent bien n'être pas clairs sur toutes les questions et remercie Dieu de ce que la vie religieuse est indépendante de ces difficiles problèmes.

" Après tout, dit encore l'évêque, nous sommes protestants et nous avons été accoutumés à attacher un grand prix au droit et au devoir du jugement individuel. C'est en exerçant ce droit, en accomplissant ce devoir que nos ancêtres ont délivré leurs âmes et les nôtres des erreurs longtemps respectées de l'église romaine....."

Il est impossible de proclamer plus nettement que l'église anglicane, *qua talis*, comme telle, n'est attachée à aucune profession de foi. On lui demande de s'abstenir de condamner ce que la loi civile a sanctionné. Pour le reste, *unusquisque in suo sensu abundet*.

Ce caractère anti-dogmatique de l'église d'Angleterre devient de jour en jour plus évident. Les puséistes sont tolérés dans son sein, et pourtant, ils enseignent une foule de doctrines opposées à celles de la majorité des membres de l'établissement. Les auteurs des *Essays and Reviews* n'eurent à subir qu'une peine légère, et sans être soumis à aucune rétractation, ils sont encore membres, bénéficiers et docteurs de l'église ; or, ils revendiquaient pour le rationalisme une place dans l'église d'Angleterre : on allait jusqu'à demander si le christianisme était, ou non, un fait surnaturel ; la divinité de Notre-Seigneur n'était pas entièrement à l'abri de leurs coups.

Puis vint l'évêque Colenso, niant l'inspiration des écritures, condamné par ses collègues de l'épiscopat, victorieux devant l'opinion d'un très-grand nombre et évêque encore, après des paroles comme celles-ci : " Lorsque nous avons été admis dans le ministère, nous " croyions sincèrement..... et nous adhérons à la liturgie tout " entière. Mais pouvions-nous nous obliger à croire de la même " manière jusqu'à la fin de notre vie?..... Serons-nous condamné " par le grand corps des laïques intelligents? par le clergé tout " entier? Combien de ministres qui ne lisent plus jamais aujourd'hui le symbole de St. Athanase?" N'est-il pas piquant de trouver, parmi les pasteurs, un Renan épiscopal! Il y a là, en effet, une insinuation transparente au sujet de l'Incarnation et de la divinité de Notre-Seigneur, si clairement et si abondamment enseignée et expliquée dans le symbole du grand adversaire des Ariens.

" Il est temps, dit encore M. Colenso, de briser les chaînes du " dogme qui font justement horreur à la jeunesse pleine d'avenir " de nos universités..... J'en appelle aux laïques avec confiance..... " N'avez-vous pas remarqué que vos ministres sérieux n'osaient " pas dire ouvertement au peuple ce qu'ils avaient reconnu pour " vrai." ¹

Toutes ces paroles, tous ces faits se produisant au grand jour et avec audace, assurés de rester impunis, ou, du moins, d'une victoire définitive, sont plus que suffisants pour faire raitre la conviction qu'en Angleterre, en dehors de l'église catholique, la religion, l'institution dogmatique, n'existe pas. Les évêques, les puséistes et d'autres ministres, voudraient réclamer, décider quelquefois; c'est en vain. Ils sont liés par la loi, ils sont liés surtout par l'opinion publique, qui peut bien, en certains cas, condamner telle ou telle doctrine, mais qui, en général, n'est plus qu'une aspiration de plus en plus forte et prononcée " vers un christianisme plus individuel, plus vivant que le traditionalisme sacerdotal et dogmatique."

Ne soyons donc pas surpris lorsque nous entendons parler de tentatives faites encore assez récemment pour réunir tous les protestants anglais dans une même communion. L'année dernière, les dissidents se sont présentés chez M. Gladstone dans ce dessein. Il y a, dans l'église d'Angleterre, une école très-nombreuse et qui ajoute chaque jour de nouvelles recrues à ses rangs serrés; on l'appelle l'*Eglise large* (*Broad Church*). Large, en effet, puisqu'elle propose de réunir tous les protestants anglais sous un même drapeau, dans un même camp, pour en former comme un immense phalanstère religieux où tout le monde croira, dira et fera à sa fantaisie, tout

¹ Préface, vol. 2.

en se réchauffant au soleil de la suprématie royale. Deux dogmes suffiront au *Credo* des anglais : la suprématie de la reine et la divinité du Christ. Le reste sera matière d'opinion et de discussion. Un journal anglais disait, en 1865 :

“ *The Broad Church is the prevalent form of opinion among educated church of England men who are not still puseyites.*”

Le *Spectator*, organe de cette école, proposait alors, comme remède aux maux qui désolent l'église d'Angleterre, d'accepter toutes les formules qui existent autour des principaux dogmes. Au lieu de l'obligation de souscrire aux formules de foi, on substituerait simplement deux articles essentiels : 1° La foi en la divinité du Christ ; 2° Le droit de l'état (qui est le tout) à gouverner l'église (qui est la partie de la communauté). C'est l'infidélité. Comment, en effet, expliqueront-ils dans quel sens il faut entendre la divinité du Christ ? C'est le système des articles fondamentaux de Jurieu, réduit à sa formule la plus élémentaire ; et, disons-le sans crainte de nous tromper, c'est la position dont est menacée l'église d'Angleterre. Un très-grand nombre de ses enfants en sont là en pratique,¹ et ils demandent qu'on fasse de cette idée la constitution de l'église qu'ils rêvent pour le dix-neuvième siècle et pour l'avenir. Selon toutes les apparences, ils finiront par faire prévaloir leur système qui n'est, après tout, qu'une conséquence légitime du principe fondamental de la réformation du seizième siècle.

Nous l'avons indiqué déjà. Les membres de la haute église, les puséistes surtout, (on pourrait peut-être dire les puséistes seuls), protestent contre cette négation universelle du dogme. Ils affirment hautement, dans leurs écrits et leurs sermons, que l'église a droit d'enseigner, que le fidèle est tenu de croire et d'obéir. Nous aurons à examiner, dans la troisième partie de ce travail, si, et jusqu'à quel point, le puséisme est un solide rempart contre l'infidélité qui avance à grand pas à l'assaut des quelques dogmes que l'anglica-

¹ L'idée universaliste, base de l'église large, existe au moins à l'état latent dans presque tous ceux qui ne font pas partie de l'école puséiste, la seule qui se dise dogmatique, excepté l'église catholique. La pratique est conforme à l'idée. “ *When John Wesley founded his sect (Methodism), he disclaimed dissent. He and his followers always took the ' sacrament ' in the established church. Mr Morley Punshon is now the Chief Pontiff of Wesleyanism, but he and his co-religionists have become to all intents and purposes dissenters.*—Weekly Register, June 1, 1867.

Le synode anglican, assemblé le 11 du courant, 2^e session, fait voir le même état de choses. Le Révd. M. Ardagh dit : “ *There were in his parish a number of very excellent Presbyterians who partook of the communion in his church, though not members of it.*”

Nous connaissons des unitariens, des presbytériens, de toute sorte de riens qui vont communier à la table anglicane. Cela ne souffre aucune difficulté ; mais aussi cela prouve l'esprit anti-dogmatique de nos jours.

nisme espérait, au moins, conserver comme derniers et précieux restes de ce que fut autrefois la religion dans l'Isle des saints.

Ici, nous nous proposons de signaler, dans le ritualisme qui nous occupe, un second caractère. C'est encore une réaction ; une protestation énergique, sincère et éclatante contre cet abandon du dogme comme base de la religion. Il y a deux manières d'être anti-dogmatique en matières religieuses. On rejette les doctrines elles-mêmes, en tout ou en partie, on les explique naturellement, on repousse le surnaturel ; ou bien, l'on refuse de se soumettre à l'autorité qui les propose, les explique et, de la part de Dieu, demande l'assentiment de l'esprit et de la volonté. La tendance générale porte les esprits de nos jours à cette double négation, par la voix de l'incrédulité rationaliste et par celle non moins funeste de l'indifférence et de l'oubli. En Angleterre, le puséisme refuse de marcher pleinement dans cette voix. Au moins, il proteste vouloir s'en écarter. Le ritualisme, qui n'est qu'une des manifestations de l'école puséiste, proteste donc, par l'adoption d'un système de rites et de cérémonies, contre la tendance générale. Les adversaires l'ont reconnu.

Le Dr. Hamilton, évêque de Salisbury, le seul prélat anglican qui ait ouvertement donné son adhésion à la nouvelle école, s'est expliqué d'une manière non équivoque :

“ Il a cherché à exposer la doctrine de l'église. Il a dit à son clergé que Dieu a conféré à certains hommes, pour l'aider dans son œuvre, des pouvoirs et des privilèges surnaturels ; qu'il lui a plu de revêtir ces ministres de la puissance de bénir l'offrande du pain et du vin, de telle sorte que ces éléments devinssent le canal par lequel la force et la vertu réparatrice du corps et du sang de Jésus-Christ pénétrassent dans les âmes ; que de même que le Christ, dans le ciel, invoque sans cesse les mérites de son propre sacrifice, ainsi les ministres du Christ, qui sont ses représentants et en communion intime avec lui, ont le pouvoir d'invoquer sur la terre ce qu'il invoque dans le ciel ; qu'enfin Dieu, qui seul peut remettre les péchés, a délégué aux ministres de l'Homme-Dieu, ... la puissance et l'autorité d'accorder, à ceux qui sont en état de le recevoir, le pardon de leurs péchés, selon les paroles mêmes du livre de prières à l'usage de l'église anglicane.”¹

L'évêque, le docteur, proclame du haut de la chaire la doctrine que le monde protestant rejette ou ignore. L'ordre surnaturel ; le dogme générateur de la piété chrétienne, l'eucharistie ; le sacri-

¹ Extrait du *Monde*, 28 mai.

fice eucharistique ; l'absolution sacramentelle ; ces dogmes fondamentaux du christianisme sont enseignés publiquement par un prélat de l'église d'Angleterre. Il s'agit de faire pénétrer ces dogmes dans l'esprit, le cœur, la vie habituelle du peuple. Ici commence l'action du ritualisme et se dessine le second caractère de ce mouvement liturgique.

La liturgie est essentiellement dogmatique. Elle proclame le dogme, et elle en est la démonstration. C'est ce qu'il convient de ne pas oublier, si l'on veut apprécier à sa juste valeur cette renaissance de rites et de cérémonies qui occupe toute l'Angleterre, et dont s'inquiètent actuellement les membres du synode anglican de Toronto. ¹

La liturgie n'étant, au fond, que l'ensemble du culte extérieur exprimé par telle ou telle forme dans une société, il s'en suit qu'elle est nécessairement dogmatique, puisque le culte extérieur, de sa nature, exprime ce que l'on croit intérieurement. C'est un acte de religion, nécessairement fondé sur la foi.

Ceci devient plus évident, quand on parcourt les parties dont se compose la liturgie, c'est-à-dire, les choses, les actions, les paroles. Quand les ritualistes placent le crucifix dans leurs églises, n'expriment-ils pas évidemment leur foi au mystère de la rédemption par le Christ ? Qu'ils élèvent sur un trône, au-dessus de l'autel, les espèces sacramentelles, cette action n'est-elle pas le commentaire de l'hymne de St. Thomas :

Adoro te supplex, latens Deitas,
Quæ sub his figuris vere latitas.

Puis, ces génuflexions, ces signes de croix, ces baisers de paix, toutes ces actions ont leurs significations dogmatiques ou morales. Quant aux paroles employées dans la liturgie, la chose est évidente par elle-même. Les unes ne sont rien autre chose que des symboles de la foi, comme celui de St. Athanase, celui de Nicée, celui des Apôtres ; d'autres sont des prières à Dieu, le Père, le Fils, le St. Esprit, à la Ste. Vierge, aux autres saints, autant d'actes de foi en des dogmes contestés ou oubliés. Le développement de cette idée nous entraînerait trop loin. Il suffira d'ajouter que les saints Pères ont souvent argumenté contre les hérétiques de leurs temps, avec les armes que leur fournissait la liturgie. St. Augustin (*De bono perseverantia*) renvoie les pélagiens aux formules employées

¹ Le 12 Juin, deuxième session du Synode. L'on a demandé au synode un "Canon" pour détruire sans faute les ritualistes qui, à ce qu'il paraît, avaient osé lever la tête dans le Haut-Canada.

par l'Eglise dans ses oraisons, pour prouver la nécessité de la grâce de la persévérance finale.

Ailleurs, il prouve le dogme du péché originel par les rites du baptême. Il part toujours de l'autorité de l'église qui emploie ces rites divers : de là passant à leur signification, il en déduit la preuve du dogme. Aux pélagiens, qui nient le péché originel, il dit : " Je vous demanderais de m'apporter un enfant à baptiser ; à quoi bon l'exorcisme que je fais sur lui, si cet enfant n'est pas de la famille du diable ? Pourquoi renoncer au diable si, comme disent les pélagiens, celui-ci n'a aucun rapport avec lui ? "

St. Jérôme fait appel à la liturgie pour confondre Lucifer de Cagliari. Cet argument revient très-souvent dans les polémiques soutenues par les Pères. Enfin, le pape St. Célestin a prononcé cette parole : *Legem credendi statuat lex orandi*.

Une des plus magnifiques preuves de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge est fournie par les anciennes liturgies des églises orientales.

Personne ne s'est trompé sur la valeur dogmatique du mouvement ritualiste. Les ministres, qui y adhèrent, prétendent être au nombre de deux mille ; voilà presque autant d'églises où se déroulent les pompes du culte catholique. Les anglais apprennent à courber le front en présence des espèces et à mêler la prière de leur âme à la fumée de l'encens qui monte vers le tabernacle. Ils puisent dans ces pratiques la foi en la présence réelle, qu'ils blasphémaient naguère. Les ornements sacerdotaux, les bénédictions, etc., leur disent que le ministre prétend être un prêtre, c'est-à-dire, un sacrificateur ; et alors ils reçoivent l'idée du sacrifice adorable de la loi nouvelle. Il en est de même des autres dogmes de la religion surnaturelle, que ce déploiement extraordinaire de rites pompeux et touchants exprime naturellement et fait entrer dans les croyances populaires. Ces pompes du culte contribuent aussi à rendre le dogme moins odieux, même à ceux qui ne prennent aucune part à cette nouvelle phase de la vie anglicane.

Le ritualisme est donc emphatiquement une protestation et une réaction du surnaturel contre le naturalisme, du dogme contre le doute et la négation. Grâce à ce mouvement religieux, un grand nombre de personnes se sentiront plus portées à sortir souvent d'un milieu purement matériel, pour s'élever dans des sphères plus spirituelles.

Il est vrai que les ministres anglicans ne reçoivent pas, à leur ordination, le caractère sacerdotal, et, par conséquent, ne peuvent ni consacrer, ni être les sujets de la juridiction nécessaire pour absoudre. Mais ils se croient prêtres ; et ils agissent comme s'ils

l'étaient. Par là, ils font contracter au peuple, qui les suit, des habitudes catholiques. Il y a dans Londres même un couvent de femmes anglicanes qui font des vœux, observent les règles de la vie conventuelle, et passent de longues heures en adoration devant ce qu'elles croient pieusement le saint sacrement. La grâce, quand elle viendra frapper le coup efficace à la porte de ces cœurs purs et sincères, les trouvera prêts à s'ouvrir à ses douces influences.

Le ritualisme a aussi introduit une autre pratique qui est l'expression d'un dogme fondamental. La confession des péchés, prescrite et encouragée dans cette école, conduit à la croyance au pouvoir qu'a l'église de les remettre. La confession auriculaire est en honneur parmi les ritualistes. Seulement, ils donnent l'absolution en langue vulgaire. Au reste, les formules liturgiques qu'ils emploient ailleurs, ne sont pas, croyons-nous, prononcées en latin. C'est ce qui intriguait un irlandais entré récemment dans une église puséiste pour se confesser et se préparer au devoir pascal. Son confesseur lui dit de belles et bonnes choses, mais lui donna l'absolution en anglais. Le pénitent sortit, et, rencontrant un compatriote, il remarqua que les prêtres anglais ne valaient pas le prêtre irlandais. — Ils ne se servent pas de confessionnal, ils pardonnent en anglais, etc. — Mais, lui dit l'autre, où êtes-vous allé? — Dans cette église et, par ma foi, que Dieu me pardonne, elle est fort jolie. L'autre lui apprit alors à sa grande stupéfaction qu'il s'était confessé à un protestant, qui n'est pas plus prêtre que vous et moi. Patrick était fort irrité et il avait raison. Il n'est pas moins vrai que nous devons nous réjouir de voir un des dogmes les plus difficiles à admettre, s'insinuer ainsi dans la pratique d'un grand nombre de personnes.

L'évêque protestant de Cincinnati¹ proteste que, s'il ne s'agissait dans le ritualisme, que de génuflexions, de bénédictions, d'ornements, etc., il dirait : Folies, puérilités, que tout cela ! Mais puisqu'il faut y voir quelque chose de plus, c'est-à-dire une doctrine, des dogmes, et au fond, les dogmes romains, il s'écriera : Abomination ! en face de toutes ces cérémonies scandaleuses. Hélas ! des membres de l'église anglicane nieront la régénération baptismale, l'inspiration des écritures, la divinité de notre Seigneur, l'existence même d'un ordre surnaturel : et votre église, arche aux mille compartiments, leur trouve un logement commode dans ses flancs élastiques. Pensez-vous qu'elle surnage longtemps au dessus des flots amoncelés qui la battent en tous sens ? On vous demande d'abandonner toutes les formules de foi ; de laisser à

¹ Déjà cité.

chacun son individualisme qui le constitue protestant : et vous ne savez pas opposer un refus énergique à ces offres fatales. Mais que des hommes, issus d'une mère commune et paraissant vous aimer, ôsent défendre les principes qu'une église chrétienne devrait soutenir, vous leur en refusez la liberté, vous les repoussez avec indignation ! Ne proclamez-vous pas d'une voix éclatante que vous êtes indifférents à tout, excepté à ce qui donnerait un objet réel et positif à votre foi !

Il est parfaitement vrai que les ritualistes sont les seuls qui puissent empêcher l'église anglicane de demeurer tout simplement ce qu'elle paraît être devenue, un simple rouage dans la grande machine gouvernementale. Au moins, dans cette ruine presque universelle des croyances arrêtées et précises, ils se tiennent debout bravement, d'une main cherchant à renouer la chaîne des traditions brisées, de l'autre s'efforçant de ramener les peuples aux pieds des autels et des chaires, d'où sortiront, désormais, des enseignements précis et dogmatiques sur les grandes questions qui intéressent le genre humain. Réussiront-ils à refouler le flot qui tantôt bat avec furie les murs de l'église nationale, tantôt en mine les fondements mal assis ? Les ritualistes réformeront-ils leur église ? La préserveront-ils contre l'infidélité qui l'envahit de toutes parts ? La feront-ils prévaloir contre les mille espèces de croyances, d'opinions, de sectes issues de l'individualisme chrétien, qui tendent à la détruire violemment ou à l'effacer efficacement, en s'incorporant à elle, avec la suprématie royale pour dogme suprême et seul nécessaire ? Nous ne le croyons pas. La chose est impossible. Les jours de l'église d'Angleterre sont comptés. On peut le regretter, quand on songe à ce qui lui succédera probablement. Ce ritualisme pourra bien produire, et il a déjà produit, des effets partiels, admirables si l'on veut. Mais il n'a en lui qu'une vie factice. Il ne possède pas la réalité du "dogme générateur de la piété chrétienne." Les résultats bienfaisants ne sauraient donc être ni généraux, ni sérieux, ni surtout durables. Nous avons été, cependant, bien aise de constater sa noble attitude en face d'une double tendance destructive de toute religion. Mais si le ritualisme, digne de nos sympathies par son énergique protestation contre le calvinisme desséchant et contre le naturalisme plus fatal encore, est néanmoins impuissant à sauver sa mère, lui sera-t-il donné d'arriver à des destinées plus grandes ? Est-il un mouvement vers un but plus élevé que lui-même : en un mot, quels sont les rapports du ritualisme avec l'église catholique ?

C'est là sans contredit, pour un catholique, le point vraiment digne de remarque et d'étude. Qu'il y ait dans ce mouvement religieux

des motifs d'espérer que bon nombre d'entre les ritualistes seront un jour enfants de l'Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut, c'est ce que nous pouvons facilement prévoir. Tout le fait espérer. Leurs dogmes et leurs habitudes se rapprochent de tout ce que l'Eglise enseigne et pratique. Mais qu'ils préparent une réunion en masse des membres de l'église anglicane à la vraie église, à l'église dont le chef visible est à Rome ; c'est ce que nous ne croyons pas. Les limites qui nous sont imposées par un article de revue ne nous permettent pas de donner les raisons de cet avancé. Nous croyons que les ritualistes, comme société religieuse, sont encore très-loin de Rome. Ils sont catholiques en beaucoup de choses ; mais ils le sont par un principe protestant. Ils n'ont pas appris à se soumettre à l'autorité. Or, c'est par là seulement que l'on est catholique. C'est ce que l'archevêque Manning a magnifiquement développé et prouvé dans sa lettre pastorale sur la réunion de la chrétienté.

L'examen auquel il faudrait nous livrer, nous amènerait à mieux connaître cette école du puséisme, si savante et qui a donné à la vraie église de si nobles enfants. Malgré le caractère du protestantisme dont elle reste entachée, elle mérite encore tous nos respects et toute notre sympathie. Nous, catholiques, élevés au sein de la lumière, nous ne comprenons pas assez à travers quelles ombres il faut que ces hommes marchent pour arriver à voir et contempler le soleil de vérité. Le ritualisme ne les amènera pas tous dans le sein de notre mère, l'église catholique. Mais Dieu ne permettra pas que tant d'hommes à l'esprit droit, au cœur pur, aux aspirations nobles et déjà catholiques en partie, vivent et meurent sans comprendre enfin que Rome, et Rome seule, est le fondement visible sur lequel repose la colonne de la vérité.

Nous terminons en faisant des vœux pour que le travail seulement ébauché par nous, inspire à quelqu'un plus compétent, le dessein de développer dans un sens qui convienne à la situation des ritualistes, qu'il n'y a aujourd'hui comme toujours aucun espoir de "repos dans la vérité," à moins de soumettre le jugement individuel à l'enseignement infallible de l'église fondée par Jésus-Christ. En dehors de là, les cérémonies les plus pompeuses ne pourront jamais être qu'une ombre trompeuse et vaine. Or, l'Eglise n'existe et ne peut exister qu'avec celui à qui Jésus a promis qu'il serait le fondement inébranlable de l'édifice bâti pour durer jusqu'à la fin des siècles. *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* (St. Ambroise.)

LA MERE ET L'ENFANT.

Ah ! petite paupière,
Que le sommeil ami
Clôt à demi,
Ferme-toi tout entière.

Il rit, le chérubin,
Aux lueurs de la lampe
Baignant sa tempe
Et son cou de satin.

Un enfant qui repose
Dans le creux d'un berceau,
Certe, est plus beau
Que la plus belle rose.

Dors, dors, ô mon amour,
C'est ta mère éveillée,
Emerveillée,
Qui te berce à son tour....

Et toi, son petit linge,
Ah ! tiens bien mollement,
Bien chaudement,
Les beaux pieds de mon ange.

L'air veut toucher à tout ;
Il faut que tu l'empêches :
Les nuits sont fraîches
Souvent à la fin d'août.....

Mon époux—doux rebelle !—
Ferme ton livre ! il est
Fatal et laid.
Sa beauté, quelle est-elle ?

Dis-moi, rêveur charmant,
Est-il plus frais poème,
Plus grand problème,
Que ton petit enfant ?

Regarde : je le voile.....
Ah ! tu voudrais encor
Voir ton trésor,
Et tu lèves la toile.....

Contemple ce front-là,
L'ampleur de cette ligne,
Car c'est un signe
Souverain que cela.

Que fais-tu ? Tu te penches,
Puis tu trembles d'oser
Prendre un baiser,
Sans bruit, sur ces mains blanches !

Cueille donc, mon ami,
Ce bonheur dont tu sèvres
Ainsi tes lèvres :
L'enfant est endormi.....

— Où va la petite âme ?
— Elle va, loin du mal,
Au ciel natal.
Telle monte la flamme.....

Faisons silence enfin,
Car ces paupières closes
Ce sont des roses
Qui se rouvrent matin...

Août 1862.

ALFRED GARNEAU.

ERRATUM.—Une *coquille* s'est glissée dans la bluette en vers : *Allons sur l'onde*, que contenait la livraison de mai. La dernière strophe de cette petite pièce doit se lire comme suit :

Oh ! ce soir, que je puisse encore,
Aux sons d'un bel hymne alterné,
Côtoyer la rive sonore,
Rêveur, sur ma rame incliné !

A. G.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Le journal officiel du premier juin nous a apporté le texte de la constitution nouvelle qui va nous régir dans peu de jours. Saluée avec enthousiasme par les uns, reçue par les autres avec défiance, elle renferme dans ses dispositions les destinées d'un peuple important par le nombre, par sa civilisation, par ses ressources et par l'étendue de son territoire. C'est l'acte de naissance d'une nation nouvelle qui vient de s'inscrire sans bruit dans le livre si souvent mutilé de la grande famille humaine.

Enveloppés dans ce mouvement ascensionnel de notre pays vers les destinées que la Providence lui a marquées, nous n'en pouvons mesurer aujourd'hui toute la portée, mais les choses vont vite en Amérique, et le temps ne peut être bien éloigné où cette révolution pacifique qui s'accomplit sous nos yeux laissera entrevoir l'avenir qui nous attend. A nous de travailler à rendre cet avenir prospère, en adaptant au fonctionnement et au perfectionnement de la nouvelle organisation dans laquelle nous allons entrer, toute l'énergie des vertus domestiques et sociales qui jusqu'ici ont fait notre force.

Nous avons échappé dans le passé à des dangers autrement grands que ceux auxquels nous avons maintenant à faire face ; il y aurait pusillanimité de notre part à désespérer de l'issue des rivalités nouvelles qui vont surgir à côté de nous. Moins nombreux que l'ensemble de nos concitoyens des autres origines, nous formons cependant au milieu des provinces confédérées le groupe de population le plus considérable, le plus homogène et le plus régulièrement constitué qui s'y puisse trouver ; c'est là une puissance avec laquelle il faudra toujours compter. Si nous avons assez de sagesse pour nous tenir unis quand nous nous sentirons menacés, nous réussirons à faire respecter nos droits particuliers, et la part d'influence que nous exercerons ainsi dans la Confédération, ne sera peut-être pas la moins salubre ni la moins saillante.

* * *

Le mois presque tout entier a été consacré à l'éclosion et au lancement des candidatures parlementaires. Les noms nouveaux ont surgi en foule, mais nous regrettons de le dire, peu d'idées nouvelles se sont encore fait

jour jusqu'ici. La lutte qui est sur le point de s'engager menace de ressembler trait pour trait à celles qui l'ont précédée. D'un côté l'on dit que la Confédération est un immense bienfait, que ceux qui l'ont accomplie ont bien mérité de la patrie ; de l'autre côté, l'on soutient que la Confédération met le soccau à notre ruine nationale et politique, et que ses auteurs ainsi que ceux qui les appuient, sont des traîtres. A coup sûr, quand ces deux extrêmes-là se toucheront, ce ne sera point pour se donner le baiser de paix.

La plupart des candidats laissent percer le dessein de culmuler deux mandats, celui de membre de la chambre des communes dans le parlement fédéral, et celui de membre de l'assemblée législative dans les parlements locaux. On semble croire que dans la plupart des cas il serait à désirer qu'un seul député représentât le même comté dans la législature fédérale et dans la législature locale ; et comme la lettre de la nouvelle constitution ne paraît pas s'opposer à cette combinaison fort commode en apparence, elle a chance d'être adoptée dans bien des comtés. Nous croyons voir là une application sinon fausse, du moins dangereuse de la nouvelle constitution. Voici pourquoi.

De ce que le statut impérial qui décrète l'établissement d'une législature fédérale pour toutes les provinces confédérées, et de législatures locales pour chacune d'elles, n'a pas déclaré qu'il y aurait incompatibilité entre les mandats conférant le droit de siéger dans chacun de ces parlements, on conclut qu'il est loisible à tous les candidats d'aspirer à la représentation fédérale en même temps qu'à la représentation locale. En effet, c'est une maxime reconnue, que la loi permet tout ce qu'elle ne défend pas ; et strictement parlant il est impossible de dire qu'il y ait littéralement incompatibilité entre les deux mandats. Mais de ce qu'une chose n'est pas défendue, s'en suit-il indifféremment qu'elle soit bonne ? Assurément, non. Même nous allons plus loin, nous disons qu'une chose non prohibée par une loi, et qui serait de nature à nuire au but que se serait proposé le législateur en portant telle loi, tomberait par là même sous le coup d'une prohibition implicite. Voyons si tel ne serait pas le cas pour ce qui nous occupe.

Chacun sait que l'une des fins principales que se sont proposées les partisans de la Confédération, et ceux qui ont agi en leur nom en revêtant cette mesure des formalités législatives, a été de centraliser dans le Parlement fédéral les intérêts généraux de toutes les provinces confédérées, en les mettant sous la garde des Chambres fédérales, et de localiser les intérêts particuliers de chaque province, en les confiant à leurs parlements respectifs. En un mot l'esprit de la nouvelle constitution tend à garantir à chaque province confédérée toute l'indépendance compatible avec la cohésion et l'uniformité qui doit régner entre elles pour leur bien être à l'intérieur et leur sécurité à l'extérieur. Les attributions du parlement fédéral sont donc parfaitement distinctes de celles des parlements locaux et dans la pratique il nous paraît impossible qu'un seul député puisse remplir avantageusement pour ses constituants les devoirs que lui imposeraient deux mandats si différents. Sans parler de aptitudes spéciales qui devraient être requises dans tous les aspirans au parlement fédéral et de la responsabilité qu'ils assumeraient en se chargeant des destinées nouvelles de ce grand pays, comment supposer qu'ils pourraient remplir simultanément les devoirs de leurs deux mandats, sans en négliger au moins un.

Pour accommoder ses membres à double mandat la Chambre des Communes serait obligée de régler l'époque et la durée de chacune de ses

sessions de manière à ne pas les faire coïncider avec celles des législatures locales, et *vice versâ*. On voit de suite quels tiraillements et quel malaise un pareil état de choses pourrait produire à la première circonstance imprévue, qui viendrait faire dérailler l'une ou l'autre des machines législatives.

Déjà l'on se plaignait du trop grand nombre de vocations parlementaires, trop souvent l'on voyait le mérite, le talent succomber sous les intrigues de candidats d'occasion; avec un appât aussi considérable que celui d'une rétribution en partie double, il est facile d'imaginer dans quelles proportions s'accroitraient les candidatures nuisibles au bien public.

Mais ce ne sont là que quelques-unes des difficultés matérielles de ce système. Maintenant si l'on examine en théorie les inconséquences qui découleraient infailliblement de son application on se convaincra qu'il serait tout-à-fait dangereux pour nous d'en faire l'épreuve.

Dans certaines matières législatives définies par la constitution, la Chambre des Communes et les Chambres Locales, ont une juridiction concurrente; qu'arrivera-t-il si tous ou presque tous les membres des législatures locales ont le droit de siéger dans les communes? Il arrivera que dans les matières sujettes à la juridiction concurrente des deux parlements pas une seule loi provinciale de quelque importance n'échappera à une discussion dans le Parlement fédéral. La minorité locale qui l'aura combattue sera trop heureuse de tenter fortune sur un plus vaste théâtre, et à l'aide de combinaisons et de compromis avec les députés des autres Provinces peut-être réussira-t-elle quelquefois à changer ses défaites en triomphes. Par ce moyen la minorité locale se trouverait en fin de compte à prévaloir sur la majorité, ce qui serait un non sens.

On nous objectera peut-être que la même chose pourrait arriver, quand même les députés n'auraient pas double mandat. Sans doute, mais alors l'inconvénient serait beaucoup moindre; parce que les membres de la minorité locale ne pourraient pas s'attribuer à eux-mêmes le mérite d'une semblable victoire; et que la majorité se soumettrait sans décheoir à l'arrêt prononcé par un tribunal plus imposant. En effet il importe que la Chambre des Communes s'impose au respect de tous, qu'elle soit sous tous les rapports le modèle, l'idéal que les assemblées de chaque province se proposent d'imiter, et pour cela il faut que ses décisions se rendent en dehors de leur participation même partielle. On aura beau hausser le ton, multiplier le cérémonial dans la Chambre des Communes, si les membres des assemblées locales sont admis à y siéger, on ne réussira jamais à lui donner l'ascendant qu'elle devrait posséder. Avant peu, on pourrait bien en venir aussi à se demander, à quoi bon les législatures locales, à quoi bon l'union fédérale et pourquoi pas l'union législative dans toute sa simplicité; pourquoi législater séparément puisqu'en fin de compte il faudrait se réunir pour discuter à peu près tout en commun.

Enfin chacun à sa manière de comprendre les choses, mais sauf meilleur avis, nous croyons que le meilleur argument que l'on puisse donner en faveur de l'union législative, c'est de n'élire qu'un seul député pour les deux législatures.

S. LESAGE.